

Pot d'argile

« autisme »

Mohamed AYARI

Bordeaux
2004

*A croire qu'il devient de moins en moins naturel et aisé de contenir en famille un être non familier et de lui **parler** ; du coup, on a de plus en plus tendance à le **confier**.*

*Mais on n'imagine pas à quel point le professionnel, lui aussi, peut **patauger**.*

*C'est qu'aujourd'hui, il devient bien coûteux de **se ressourcer**.*

Parler.

... C'est l'histoire d'une petite fille qui allait bientôt avoir trois ans, « *qui ne parlait pas* » et qu'on jugeait en « *grande fusion avec sa mère* » ; ce qui préfigurait d'énormes difficultés, notamment « *une séparation difficile à la rentrée* »...

C'est une famille « *étrangère* », ainsi nommée...

Une telle demande pour une prise en charge, même fondée, peut questionner. C'est que beaucoup de professionnels aujourd'hui finissent par alarmer les familles avec « la séparation » ; à les entendre, il serait presque « anormal » qu'un enfant pleure à cette occasion ; c'est pourtant l'un des grands moments singuliers de sa vie : c'est bel et bien le passage - le premier - de sa famille au monde extérieur : l'école... ça vaut bien quelques larmes...

Et c'est une autre mère, elle aussi rodée aux questionnements réciproques, qui va donner sa propre version du psychologique avec son accent inimitable : « *Mon fils va pleurer parce qu'il y a la séparation ? Mais c'est quoi ça, la séparation ? Quand il doit aller à l'école, il ira à l'école ; qu'il pleure ; où est le problème ?* »... !

Et voilà qu'un jour, le père est venu avec sa famille pour me la « *confier* ». Un père qui estimait qu'« *il ne faut pas trop embêter les petits* », autrement dit, les laisser grandir en paix : « *j'étais comme ça moi*

aussi quand j'étais petit », en ajoutant : « mais vous savez ce qui est bon pour elle », en toute sérénité...

C'est que les familles, en consultation, sont animées par un noble sentiment humain : faire confiance tout naturellement à quelqu'un parce qu'il est « professionnel » ; sa fonction est donc d'emblée digne d'une incontestable légitimité...

C'est dire que nous devons sans cesse nous montrer dignes de cette confiance, et nous interroger ainsi sur le bien-fondé de notre supposée évidente fiabilité...

Lors de nos rencontres, nous avons tenté de comprendre l'apparent « mutisme » de l'enfant, l'énigmatique « fusion » avec sa mère ; ce qui est propre à l'une et à l'autre, ce qui leur est commun, et ce qui, peut-être, reste enchevêtré...

Jusqu'au jour où la mère nous raconte que sa fille est née avant terme, ce qui a conduit les professionnels à la mettre dans une couveuse... ; et pendant trois mois, elle ne pouvait ni la toucher, ni l'allaiter, ni lui parler...

Cette période a beaucoup traumatisé la mère... elle en a gardé un vécu douloureux et des souvenirs bien marqués...

En ces temps, elle pensait que sa fille pouvait croire qu'elle l'avait abandonnée... elle se sentait alors coupable de cette séparation... si bien qu'aujourd'hui, elles donnent l'impression qu'elles ne veulent plus se quitter...

D'une rencontre à une autre, des émergences, longtemps contrariées, ont vu le jour... jusqu'au jour où la mère me téléphona pour me dire qu'elle souhai-

tait venir plus tard que l'horaire habituel. Je saisis l'occasion pour lui annoncer l'absence de ma collègue ; c'est alors qu'elle décida de venir à la même heure : elle avait donc quelque chose à me confier.

Une attitude qui m'est devenue familière ; en effet, appartenant à la « même » culture qu'elles, beaucoup de familles s'adressent à moi - non pas en tant que psychologue supposé savoir - mais en tant que familier supposé croire ; croire leur histoire : un secret qu'elles estiment - forcément - « étranger » à celui qui leur est « étranger »...

Et elles arrivèrent, le pas ferme, bien décidées.

La mère m'est apparue préoccupée, ce qui contrastait avec son grand calme et sa grande sérénité habituelle. Après un long silence, elle s'est mise à parler avec autant de force que d'attention et de fluidité... et ainsi à raconter, ou plutôt à conter... tantôt en français, tantôt dans sa langue retrouvée :

« Vous savez, c'est vrai ce que je vais vous raconter, vous devez me croire ... j'ai un cousin de mon âge ... on m'a raconté qu'à sa naissance, avant terme, il était tellement minuscule (elle me montre le creux de sa main) qu'on pouvait penser qu'il allait mourir aussitôt ... la famille a subi une [KHALAA] sidération mentale - ... on l'a alors aussitôt mis dans un pot d'argile et enveloppé de coton ... et on n'a pas cessé de [ILAGHIOU FIH] lui maintenir la langue en vie ... et il n'avait besoin ni de manger, ni de boire ... et c'est comme ça qu'on l'a sauvé ... aujourd'hui, il est grand, fort ... et il vit lui aussi à l'étranger avec sa femme et ses enfants »...

A la fin, totalement relâchée... elle a pris sa fille par la main, pour repartir aussitôt... l'air soulagée.

A la rencontre suivante, elle s'est mise à rire en demandant à ma collègue si elle était au courant de son histoire, en lui disant : « *vous allez vous moquer de moi ?* »... Nous leur avons restitué notre compréhension de leur histoire, dans une version familière, pacifiée...

Elles ont alors décidé par elles-mêmes que c'était le moment de se séparer de nous et de se séparer entre-elles, sans pleurer...

En une semaine, l'enfant est devenue « *propre* » ; elle est allée à l'école. Quelques semaines plus tard, on apprenait qu'elle « *parlait couramment* » ! Comme si elle n'avait jamais peiné...

Ainsi, en lui maintenant la langue - en chair et en pensée - en vie, l'enfant renaît.

Un pot d'argile, habité par la parole, devient le prolongement du ventre maternel ; non seulement il assure la survie, mais il devient aussi le réceptacle qui va la porter.

Quant à la couveuse, désertée par la parole, elle se réduit à une froide et muette machine, car sa fonction, pourtant vitale, est fatalement déshumanisée.

Confier.

Il est de coutume pour retracer l'histoire institutionnelle d'un enfant de partir de son « dossier ». On y apprend que Marianne est l'avant dernière d'une fratrie de trois filles dont Nana, la plus petite, elle aussi née en France et Baya, l'aînée, née en Guinée.

C'est à trois ans et demi que la PMI l'a signalée. Elle passera un an dans un « groupe de maturation », pour rejoindre ensuite, à cinq ans, l'hôpital de jour. Elle avait huit ans passés lorsqu'elle nous a été confiée.

La première équipe avait diagnostiqué « *un retard de langage et une instabilité psychomotrice* »...

A la naissance de sa sœur Nana, raconte l'assistante sociale, « *le comportement de Marianne a éclaté* ». Marianne pleure, gémit, mais autant elle se montre agressive, autant elle manifeste de l'attention et de la complicité envers le « *bébé* ». Rapidement, son langage connaît des progrès ; dans le même temps, note l'assistante sociale, la mère et sa fille semblent décalées : « *Elle me demandait plusieurs fois si Marianne dormait ou si elle écoutait... Marianne essaie de capter l'attention de sa mère qui n'arrive pas à l'écouter, à la regarder. Quand Marianne est hors de la pièce, la mère est attentive à ce que fait Marianne et interprète ce qu'elle entend* »...

Et c'est comme ça qu'on s'est acheminé vers un placement à l'hôpital de jour motivé par « *l'intolérance de la mère et l'intolérance de l'école* » !

Il ne restait alors à Marianne, une fois à l'hôpital, que de s'inscrire dans ses ateliers et ses activités. « *Pour faire le point* », chaque mois, deux soignants-référents rencontraient les parents...

Ainsi, à aucun moment, il n'a été question de « psychose », d'« autisme », de « dysharmonie d'évolution » notamment à versant psychotique, de « déficience mentale »,... ou d'autres pathologies généralement redoutées.

Maintenant qu'elle est à l'hôpital depuis trois ans, quant il s'agit de poser un diagnostic précis et approprié, les avis sont particulièrement contrastés : « *inhibition,... forte inhibition,... grandes carences précoces,... état psychotique,...* », et aussi et surtout : « *autisme particulier* » !

A mon arrivée, j'ai commencé tout d'abord par « m'intégrer » à certaines activités, le temps de m'imprégner du « cadre », de faire connaissance avec les enfants, d'approcher Marianne dans ce qu'elle est.

Je suis venu dans cet hôpital en tant que thérapeute pour continuer à mener une recherche sur l'« autisme » avec de nouvelles visées. J'ai donc déjà eu l'occasion dans d'autres lieux (hôpitaux, IMPP, secteurs de psychiatrie,...) de prendre en charge, seul et avec d'autres, des enfants, pour parler, conter, jouer des rôles, errer, patauger,... Je pensais notamment que chaque enfant est un être particulier ; et l'« autiste » n'échappe pas à cette vérité.

Bien sûr, certains autistes peuvent avoir, même grossièrement, tout ou partie de symptômes à partager : « stéréotypies » diverses et variées, « sens très développé pour les détails », « accrochage à la lumière », « absence », « vide », « mutisme », « démantèlement »,...

En théorie, même l'« autiste » qui « dit des mots » et l'autiste qui « n'a pas la machine à penser la pensée », peuvent se retrouver à travers le concept « autisme » pour ce qu'ils ont par ailleurs à partager. Mais l'observation longue et patiente, finit par révéler que même ce qui leur est commun a toujours un visage infiniment particulier.

A croire qu'on a toujours un besoin vital de marquer des limites et de fixer des catégories pour pouvoir penser, ou plutôt pour marquer ses propres limites, pour maîtriser et pour se maîtriser. De telles dispositions mentales entravent l'accueil de ce qui est apparemment étrange, étranger, énigmatique, non familier ; or, c'est bien dans ces sphères là que se retrouve le particulier...

Au fil du temps, quelque chose de l'ordre du particulier bien émergé chez Marianne finit par me submerger : c'est sa façon de nous restituer un singulier écho à ce qui lui est adressé.

Face à nos « objets », sa perception va au delà de leur matérialité. A la vue d'un tam-tam dans un atelier, sa fibre africaine s'impose aussitôt à travers des sonorités. Son corps traduit ce qui l'habite. D'ailleurs, toutes ses attitudes, ses gestes, ses mimiques, ses regards,... comme sa peau, respirent sa *potentielle africanité*.

Les personnes, enfants et adultes auxquels elle s'adresse, sont toujours justement identifiés dans leur subjectivité. Sa propre sphère et celles des autres ne sont donc pas confuses ou segmentées. Elle n'est pas située entre des fragments, mais avec des fragments qu'elle cherche à unifier en une globalité. Elle est l'expression même d'une Médiation qui questionne ce qui l'entoure à la lumière de ce qu'elle est.

Elle passe, pour ainsi dire, pour une « particulière autiste » qui intrigue et fascine dans son étrangeté, pour son étrangeté qui manifestement ne semble pas inquiéter. Du coup, pourvu qu'elle ne se mette pas en danger, ce qui n'est d'ailleurs pas son habitude, elle peut se permettre de transgresser des interdits sans être interpellée. Ainsi, lorsqu'elle marche pieds nus ou mange avec les mains, ses particularités résonnent comme une particulière normalité.

Mais lorsque son regard ne les porte pas, les adultes l'imaginent perdue ou dangereusement égarée. Lorsqu'il lui arrive, par moments, d'apparaître comme « inaccessible », « absente »,... ils pensent qu'elle risque de s'abimer,... L'« autisme » est alors invoqué.

Au total, elle demeure sujet de représentations qui oscillent entre « autisme particulier » et particulière normalité.

En somme, comme tous les enfants dits « autistes », aucun n'échappe à cette énigmatique image contrastée. Je me demande donc si ce « particulier » n'est pas au fond l'effet de ces images particulières dont l'« autiste » s'estime l'objet, et qu'il cherche à effacer pour pouvoir enfin ré-émerger et se révéler.

Nous allons donc avec Marianne et sa famille puiser dans notre pot d'argile de l'eau à notre moulin, pour pouvoir décrypter les signes de ce « particulier ».

La « pataugeoire » est ainsi un lieu inventé pour « soigner », relativement codifié.

On y trouve des objets-jouets divers et variés, autant symbolisables que symbolisés...

On imagine alors qu'en ouvrant le robinet, on peut faire couler la rêverie ; en remplir flaque, baignoire, bassine et gobelets ; pour désaltérer sa pensée, son fond intérieur ; pour s'envelopper...

Aussi, il y a la partie sèche, le promenoir, et la partie mouillée. Et le temps n'en est pas moins structuré : il y a le début où l'enfant enlève ses vêtements, et la fin quand on le sèche pour le rhabiller. Entre ces deux moments, la rencontre doit être une occasion : pour rêver, parler et se parler ; pour écouter ; pour donner, recevoir et partager... pour raconter, se raconter, conter...

Et il y a aussi un miroir qui peut toujours renvoyer de quoi dérouter, angoisser, paniquer... ou de quoi surprendre, intriguer, fasciner et révéler...

Mais c'est Marianne qui va nous faire visiter ce lieu une fois par semaine pendant deux années ; des rencontres certes inscrites dans le temps institutionnel mais vécues dans une autre temporalité.

Parcourons donc les moments forts de ce voyage, guidés par notre incontournable intersubjectivité.

Patauger.

Beaucoup de temps s'est écoulé... au cours duquel nous avons parlé... observé... écouté... et aussi peiné à comprendre...

Et Marianne s'est mise un jour à patauger au point de nous submerger...



Elle nous adresse un regard résolu qui annule nos demandes de faire, marquant ainsi sa demande à être portée. Et comme pour mieux nous le faire comprendre, elle va s'occuper elle-même d'une façon bien maternante de la poupée. Ses gestes si naturels et si contenant sont exécutés par moments avec une telle gravité qu'on imagine que ces gestes vont au delà de l'immédiateté.

La poupée serait-elle alors le bébé qu'elle était ?

Marianne nous questionne avec insistance autour de l'absence : l'absence dans l'absolu et l'absence des familiers. Questionnée à son tour, elle nous répond qu'elle est bel et bien « *ici* », donc bien repérée par rapport à la réalité ; mais quelle réalité ? L'« *ici* » marque-t-il les limites d'un lieu ou les contours d'une temporalité ?

Autant Marianne semble avoir « *bobo-tête* » dès qu'elle fixe ce lieu-ailleurs où elle était bébé, autant au déroulement des séquences, elle finit par s'apaiser ; comme si le temps devient un remède pour panser/ penser les failles de ce lieu-ailleurs qui l'aurait douloureusement captivée. C'est parce qu'au fil du temps le bébé a grandi et mûri, qu'elle peut maintenant associer « *Marianne* » à « *contrôler* » ; mais de cet éprouvant malaise initial, le temps ne parvient pas à la délivrer.

Si elle a « *bobo-tête* », c'est parce que sa tête est le lieu contenant ses douloureuses pensées. Il ne lui reste donc que sa ferme quête d'un lieu, absent, qui soit immuablement pacifié ; un indispensable énigmatique voyage dans le temps sera nécessaire pour y accéder. ∞




Dès lors, la rencontre va être marquée par l'absence ; une particulière absence qui provoque des « *bobo-tête* », de bonnes déprimés nécessaires pour faire ré-émerger la pensée. Il n'incombe plus à la présence que d'assurer des liens avec la réalité. Ainsi, sa tête est tellement habitée par cette si signifiante absence, que la portée de tant de signifiés qui l'entourent se trouve banalisée.

Et les choses finissant par revêtir une apparente interchangeabilité, les supposées frontières ne tardent pas à s'estomper. Marianne fait disparaître nos limites savamment instaurées : celle entre une partie sèche où elle peut garder ses vêtements, et une partie mouillée qu'elle ne peut investir qu'en étant déshabillée.

De telles attitudes ne dénotent nullement du déni ou de l'incapacité à se repérer ; elles peuvent signifier que, dans la mesure où l'élaboration de ces règles la concerne, elle veut y être d'emblée associée. Elle peut estimer que la pataugeoire ne devient pas forcément pacifiante parce qu'elle se met réellement à patauger. Que l'eau reste une permanente source de rêverie, même sans couler ; qu'un gobelet, une baignoire, une bassine, une flaque évoquent toujours la contenance qu'ils soient remplis ou vidés. Comme si pour Marianne, le sens évident n'est pas le sens apparent, mais celui qui peut lui parler.

Elle gardera donc toujours une certaine retenue en présence de l'immédiat, du palpable, du réel, de ce qui est en somme à sa portée. Et c'est vers l'ailleurs, l'absent, le latent - probablement prometteurs - que ses yeux resteront toujours rivés.

Elle réussit ainsi à nous intriguer par cet ailleurs et même à nous y accompagner. Le voyage se traduit en conte qui va paisiblement traverser la partie sèche pour s'installer dans la partie mouillée ; un conte en mots, en silences, en regards, en mimiques, en gestes parlants,... sans rupture, dans la continuité.

Il aurait fallu alors davantage nous inscrire plus créativement, plus solidairement dans la trame qu'elle tissait pour éviter à sa tête de s'épuiser et à son intérieur-ventre de se vider. Cependant, les « *bobos-tête* » ont permis de nous alerter sur ce qu'elle voulait nous signifier, au prix d'un signifiant qui lui a tant coûté. Peut-être qu'une histoire devient plus signifiante lorsqu'elle a coûté ? Et Marianne, à travers ses « *bobo(s)* » à la tête et au ventre, n'a cessé de mimer et nommer une souffrance qui habitait sa globalité. 



Marianne avait besoin de nous entendre entendre ce qu'elle cherchait à nous conter au lieu de notre incessant rappel à la réalité. Elle a en elle le sens des règles car leurs valeurs symboliques sont au delà de leur matérialité. Mais pour se faire entendre, elle a dû se rebeller ; non pas par intolérance de l'interdit, mais par la nécessité qui lui était vitale de nous questionner. En effet, son désir de venir à la pataugeoire est toujours très marqué. Une fois à l'intérieur, elle en perçoit bien ses limites matérielles mais estime que sa contenance est illimitée ; la pataugeoire devient alors le réceptacle potentiellement pacifiant où tant de questionnements doivent être explorés dans l'espoir d'être dénoués.

Il fut un temps où la couleur - sa couleur de peau - la tourmentait ; en voyant une personne noire, elle paniquait au point que ses parents en étaient, notamment vis à vis de leurs proches, bien embarrassés. L'arrivée à l'hôpital de Paulina, une petite noire, l'avait manifestement déprimée. Toutes ces situations furent angoissantes. C'est son voyage en Afrique qui les aurait clarifiées. Aujourd'hui, elle en est sereinement délivrée.

Elle est revenue du pays de ses semblables une « *Mayama* », bien dans sa peau noire authentiquement nommée. Ce qui lui était étrangement inquiétant lui est devenu maintenant familier. Retrouvée car identifiée, elle reconnaît ceux qu'autrefois elle percevait comme étrangers.

Paulina est devenue sa complice la plus proche et sujet de sa grande curiosité. Quant à nous, ses accompagnateurs, nous sommes à notre tour iden-

tifiés en tant que « *Mahmed* »¹ et « *Mamaïjosé* »². L'Afrique, terre de ses racines, n'a produit le déclic libérateur qu'en tant que matrice de reconnaissance et d'authenticité.

Ainsi, chez le sujet dit « autiste », seule une parole authentique peut exalter son désir de parler. La Rencontre en pataugeoire est devenue alors l'occasion pour une famille de se retrouver pour entendre Marianne chanter, danser et conter : « *Quand j'étais petite* »,... dans la grande baignoire, la petite bassine étant laissée aujourd'hui à la poupée.

On n'est donc pas surpris que « *Saga africa* » soit devenue sa chanson préférée ! ☞



C'est que notre travail est supervisé. Nous en gardons alors une trace écrite et filmée pour en discuter avec des personnes avisées. Même si sur le plan pédagogique une telle démarche peut être justifiée, le bien-fondé clinique de tous ces regards extérieurs doit être constamment questionné.

En effet, lors de la rencontre avec Marianne, notre attention est toujours mobilisée pour créer un climat de confiance et de fiabilité qui puisse favoriser un réel élan de réciprocité. Pour accueillir et contenir la rêverie qui peine à émerger, il y a bel et bien une intime complicité qu'il faut préserver.

Notre rôle est ainsi de la préserver des effets des contraintes de la réalité, même si elle a toujours témoigné d'une grande capacité à s'en accommoder.

¹ « *Mahmed* » : Mohamed.

² « *Mamaïjosé* » : Marie-José, la co-thérapeute.

Pour autant, lorsqu'elle reste habillée et apparemment boudant la partie mouillée, Marianne nous signifie que les repères et la contenance du lieu pataugeoire sont menacés par l'intrusion de l'objet caméra qui lui est étranger.

Elle nous a ainsi longtemps tourné le dos sans nous entendre, concentrant ses diabolons sur la caméra et sur Jacky, la personne qui filmait. Par de simples mimiques et regards, son visage voulait à la fois le questionner et nous interpeller.

Elle écoute nos paroles, s'en imprègne, silencieuse, mais se montre encore distante. Elle est contrariée, sans aller jusqu'à fuir la nouvelle contrainte et s'isoler.

Nous continuons à lui parler. Progressivement, ses regards perçants et sidérés ont fini par s'apaiser et nous accepter.

Au cours de deux séances, elle s'est bien accommodée de cette inhabituelle présence, cherchant même à l'apprivoiser. Elle semblait intégrer ce regard extérieur dans ce qu'elle faisait, au point que ses propres regards plus posés, fixes et durables vers la caméra, laissaient entrevoir le désir intrigué d'une certaine complicité. On pouvait alors penser qu'une intentionnalité autour du regard catalysait ce qu'elle élaborait. ∞



Mais que sa colère fut grande lorsqu'un jour elle découvre la caméra déjà installée. D'habitude, dès qu'elle investit la pataugeoire, son regard vif et vérificateur ne se rassure qu'après avoir tout retrou-

vé. Aujourd'hui, elle se trouve face à une situation davantage incontrôlée ; se sentant probablement autant désabusée que dépossédée, elle se montre aussitôt inconsolable et déprimée ; elle pleure, gémit, mime des douleurs au ventre, fait pipi et caca et cherche à fuir, à se replier. A défaut de pouvoir déloger les intrus de l'intérieur de la pataugeoire, c'est son intérieur même qui se trouve vidé.

Une semaine après, elle démontre encore une fois qu'elle peut tout dépasser. Son regard n'est pas culpabilisant ; elle apparaît calme, à l'écoute, dans l'échange - « *Au revoir Jacky* » - et l'acceptation. Paradoxalement, la fiabilité du cadre et sa propre intégrité ne lui semblent pas pour autant préservés ; elle perçoit ses « *doigts* » et ses « *pieds* » comme les trous dans le mur : « *coupés... cassés* ».

Ce paradoxe est étonnant ; mais de ses effets, l'angoisse peut s'évacuer.

C'est alors qu'elle accepte de se déshabiller ; en appelle « *à l'eau... de l'eau* », sûrement pour s'envelopper par sa contenance et ainsi se protéger et se rassurer. ☞



Et elle a bien besoin de se sentir rassurée. En effet, de retour à l'hôpital, nous allons rencontrer sa famille, et ses retrouvailles avec « *Baia, Nana, Mama* » semblent occuper déjà toutes ses pensées.

Une fois en leur présence, elle se montre particulièrement agitée. Autant elle semblait attendre impatiemment leur rencontre, autant elle semble vouloir l'empêcher.

Son père n'avait pas l'air étonné. Il dit être tourmenté par moments de voir Marianne malheureuse, pleurer, paniquée ; il ne s'explique pas ses coutumières déprimés qui l'affectent parce qu'il n'arrive pas à la consoler. Dans le même temps, il n'hésite pas à projeter des menaces de punitions persuadé de pouvoir la calmer.

C'est alors que sa mère, jusque là silencieuse, se manifeste par des paroles fortes et éprouvées. Elle évoque à Marianne les plaintes que, petite, elle lui adressait : « *J'ai peur, j'ai peur* »... Elle rappelle à l'évidence à Marianne une histoire, leur histoire lointaine...

C'est l'histoire d'une souffrance commune, si visible sur leur visage fort expressif, dans leur regard intense, leurs gestes attentionnés.

On a vu, par ailleurs, que le corps de Marianne a tendance par moments à se vider de l'intérieur lorsque ses repères extérieurs sont fragilisés. C'est compréhensible quand on pense à ces peurs anciennes jamais évacuées : des peurs qui la minent de l'intérieur et qu'elle ne parvient pas seule à contenir et à canaliser par la pensée.

L'histoire que Marianne et sa mère viennent de nous confier a toujours freiné leur élan, l'une vers l'autre, et contrarié leur désir de se rapprocher, de se retrouver ; il en résultait fatalement un fossé que le temps, à défaut d'une pacification, ne faisait que creuser. Chacune s'est sentie solitairement sidérée mais aucune n'a définitivement abandonné l'espoir de renouer.

Si la mère vient nous signifier ce qui est à ses yeux leur problème central, Marianne n'a cessé, par ses

attitudes, de nous alerter sur les effets qu'il avait immanquablement générés. Combien de fois Marianne a mimé le vécu d'une attente désespérée et de liens fragilisés qu'elle tentait énergiquement de rétablir et de consolider. Si bien qu'à chaque fois, toute défaillance de notre part faisait écho à ce qui les aurait jadis marquées.

Ainsi, pour leur restituer notre compréhension de leur quête, nous tissons une représentation subjective de ce qui leur est arrivé, autour de cette peur enchevêtrée, paralysante ; à déraciner.

Elle fixe durablement sa mère, cherchant désespérément à la faire réagir, à la faire parler. Sa vaine insistance finit par la décourager et elle revient sur ses pas, vidée et profondément paniquée.

Bientôt, un profond sommeil vient à son secours, emportant pour un moment des doutes tenaces. Mais au réveil, elle se revoit moins rassurée. Elle retrouve la même mère, silencieuse, le visage éteint, inquiet ; l'expression d'une personne fortement lassée d'avoir une fois encore à re-parcourir vainement le même chemin douloureux et entravé : à la source, une lourde grossesse solitaire au cours de laquelle la rêverie a tant peiné, en l'absence de tous les siens restés au pays lointain et qui l'ont jadis entourée, rassurée et valorisée ; ensuite, à la naissance de Marianne, ce pot d'argile leur a terriblement manqué. Depuis, leur relation est amputée d'une fiabilité, naturelle, nécessaire à partager. Tout élan vers un échange spontané les a désertées.

Et comme le malaise qui les habite est loin d'être dissipé, son besoin primordial d'alerter sa mère finit par l'emporter : « *Maman, maman, j'ai peur* », d'une voix ferme qui attend, donc aussitôt relâchée. Mais la

mère reste sans mots, le sentiment de culpabilité de faillir ne fait que davantage la paralyser.

Ainsi, la peur les a toutes les deux gagnées ; chacune, ayant peur pour l'autre et peur de la peur de l'autre, n'est que plus effrayée. Il aurait fallu à ce moment, la parole d'un tiers pacificateur pour les secourir et les rapprocher. Depuis, elles ont gardé le souvenir toujours vivace d'une cicatrice qui ne s'est pas refermée ; cette attente d'une hypothétique pacification portera - en tant que prototype - l'empreinte de l'attente toujours angoissée...

A chaque fois que Marianne aura l'occasion de dire / de nous dire quelque chose d'elle-même, c'est son rapport à cette peur qui est questionné en priorité.

« A peur ? »... « a pas peur ? »... « j'ai peur ? »... « ai peur »... « j'ai peur »...

Un sentiment de peur nuancé : déplacé, interrogatif et bien souvent réapproprié. Un sentiment de plus en plus verbalisé, depuis le jour où lors de notre première rencontre avec toute la famille, la mère l'a nommé : « *Quand elle était petite, Marianne disait : j'ai peur, j'ai peur* ». La mère porte ainsi le souvenir de la peur de sa fille qui l'a interpellée.

Marianne, elle, parle d'une peur incontenable mais partagée, tant elle semble être le cordon ombilical qui les a toujours liées. Cette peur a manifestement modelé son rapport à tout ce qui peut ultérieurement l'inquiéter. Habitée par cette peur, elle semble toujours potentiellement angoissée, facilement effrayée, aussitôt alarmée. Pendant ces moments, il est difficile de la consoler ; elle s'accroche alors à l'immédia-

teté, si bien que toute ébauche de rêverie est vite balayée.

Commence alors l'attente, une attente angoissée, parfois interminable, toujours palpable mais rarement maîtrisée. Et il faut beaucoup peiner pour parvenir à l'apaiser.

Nous étions alors conduits à penser que c'est dans la relation mère-fille que cette peur doit être appréhendée, cernée, comprise et traitée. Qu'il ne suffise pas qu'elle soit délogée ; encore faut-il que leur Dedans qu'elle habitait soit réellement pacifié.

Dès lors, nous avons sollicité la participation de la famille aux Rencontres, ce qu'elle a accepté, enthousiaste, mais intriguée. ❧



Aujourd'hui, Marianne cherche manifestement à se relâcher : « *Mahmed, j'ai pété* ». Elle ne cesse de nous provoquer ludiquement, de nous taquiner. Elle nous prend pour des parents permissifs après que ses parents - notamment son père - lui ont, il y a une semaine, rappelé ce qu'était l'autorité, leur autorité.

Elle s'invente « *des bobos* » pour qu'on s'occupe d'elle et demande à être maternée ; elle réclame « *maman ... mameaubonne* » pour être ainsi pacifiée. Elle parle de « *Jacky... cassette* » maintenant qu'elle se sent apaisée, rassurée ; elle se revoit sûrement, par contraste, filmée lors de ses moments tourmentés. Marianne semble en effet associer à la « *cassette* », au « *cahier* », l'inscription d'une trace de ses pataugeoires, donc d'elle-même. C'est ce qui l'amène finalement à chaque fois à s'accommoder de ces regards

extérieurs, vécus tout d'abord comme intrus. Elle perçoit avec nuances, la présence des différentes personnes autour d'elle, et bien souvent, par son seul regard, la place de chacun est délimitée et ainsi signifiée. ∞



C'est alors qu'en descendant de voiture³, elle va nous prendre chacun par la main, comme un papa et une maman qui sont là pour l'entourer. Ainsi, nous devenons bel et bien des membres de sa famille, de plus en plus élargie, même si elle nous est seulement confiée.

Elle se met à me raconter une histoire avec des mots à elle de son africaine sonorité ; après qu'elle nous ait questionnés avec des mots français, « *J'ai peur ?... j'ai pas peur ?* », mais sans paniquer. Et c'est tout naturellement qu'elle va chercher à être rassurée et donc à être maternée par sa « *Mamaïjosé* » ; tantôt dans la flaque, tantôt dans la grande baignoire mais toujours dans un bain, chaud d'inspiration, pour bien conter.

A ces moments intenses de « *mameaubonne* », succèdent le séchage et le rhabillage, des temps précieux d'échange et de complicité pour la rassembler et pour l'envelopper. Il n'est pas surprenant qu'elle nous demande « *Où l'est Baya... Nana... Pauna... Mama... Papa... Paunanana ?* », dans la mesure où ils ne sont pas encore venus à sa pataugeoire alors qu'elle a tant de choses à leur faire partager et qui sont de nature à les gratifier.

³ le lieu-pataugeoire se trouve dans un C.M.S, donc à l'extérieur de l'hôpital de jour où se déroule l'essentiel de ses activités.

Par ailleurs, la présence de sa famille sera toujours l'occasion d'apprécier son parcours de manière toujours nuancée. Elle verra ainsi comment sa transgression de certains interdits est perçue par les différents adultes de façons contrastées ; ceci l'amènera à tester leurs limites, et comme aujourd'hui allant même jusqu'à les provoquer.


Ainsi, en arrosant volontairement et abondamment la partie sèche, elle cherche à m'interroger : si « *Elle est vilaine ?* », si j'accepte qu'elle redevienne la petite Marianne qui fait pipi et caca sans qu'une règle stricte ne lui soit opposée. Par moments, ses interrogations deviennent pressantes ; parce que probablement sa fratrie grandissante ne fait que la bousculer et donc fortement questionner. Quand il s'agit de penser grandir ou de rester petite, même les autres enfants comme Paulina l'amènent à s'interroger.

Face à ses attitudes marquées d'échanges prometteurs, elle a besoin qu'on lui renvoie une règle d'unité qui soit nuancée. La position des parents n'étant pas celle des thérapeutes, leurs éventuelles convergences et complicités ne doivent pas être ressenties comme une permanente interchangeabilité. Car c'est bien l'existence des particularités qui offre à Marianne la possibilité de distinguer sa place et donc de se distinguer. ❧

❧ ❧



Pour Marianne, la cohérence d'une règle d'unité doit être sans cesse confirmée. A chaque fois que le réceptacle - personnes, espace, temps - qui la porte est fragilisé, elle se sent immédiatement lâchée ; cependant, elle renoue avec l'échange dès que le contenant est restauré.

Mais elle ne réduit pas le cadre à une simple matérialité. Ainsi, elle se montre peu enthousiaste à l'idée d'aller dans l'eau à notre initiative ou de manière spontanée ; et pourtant, dès qu'elle entend chanter « *Le bateau sur l'eau... qui navigue... qui navigue sur les flots...* », elle réclame aussitôt « *de l'eau* ». Et c'est la rêverie qui exalte son désir d'être maternée ; s'ensuivent alors d'intenses moments de complicité avec sa « *maman... Mamaïjosé* » . 



En demandant si « *Mahmed est là ?* », elle veut s'assurer de ma présence symbolique de « *papa* » tout en s'assurant de ma disponibilité intérieure dans la réalité. Rassurée, elle ne manifeste plus la même inquiétude de voir l'eau s'évacuer ; dans le passé, ce trou qui aspire l'eau l'angoissait comme si, s'identifiant à l'eau et à la flaque, elle se sentait elle-même aspirée, vidée.

Elle me demande le peignoir pour aller ensuite avec sa « *maman* » sur le banc afin d'être tranquillement séchée et rhabillée dans l'échange et la complicité.

Une telle séance est fort nourricière pour Marianne ; encore faut-il lui garantir la nécessaire continuité ;

hélas, c'est sans compter sur les entraves de notre intrusive imprévisible réalité. ❧



« *Mamaïjosé* » s'absente et voilà Marianne déprimée. En l'amenant à puiser dans le souvenir de « *maman* », de « *l'eau* », du « *bateau sur l'eau* », elle ne semble pas pour autant consolée. La présence maternante catalysante manque, ce qui rompt le fil conducteur de la rêverie qu'on a tissée. En tant que garant probablement défaillant, je deviens un « *Caca papa* » dans la mesure où un lien primordial n'a pas été préservé.

Le pacte n'étant pas respecté, Marianne se rebelle ; elle s'empare des feuilles des mains de l'observateur et les déchire, effaçant ainsi la trace d'une rencontre qu'elle estime manquée. Aujourd'hui, à l'évidence, ce sont les diabolons seuls qui ont triomphé ; pourvu qu'il s'agisse d'une bonne déprime qui permette ultérieurement à des symbolons d'émerger. ❧



Et c'est donc dès son retour que la « *Maman* » "coupable" va être grondée et sans cesse questionnée ; c'est par « *Partie ?... où l'est ?... et toi ?...* » qu'elle est énergiquement interpellée. Sollicitée pour faire sa pataugeoire, Marianne répond par « *Ah non, est pas là* », une façon de s'identifier à la lettre à celle qui l'aurait, il y a une semaine, abandonnée. Face à nos demandes et nos incitations, elle va jusqu'à invoquer des « *bobo(s)* » aux mains et aux pieds pour nous en dissuader.

Dans le même temps, c'est cette même plainte qui nous permet de nous réconcilier. Elle finit par se laisser soigner ses « *bobos* » et donc par se faire mater ; elle paraît enfin totalement apaisée. Dans la grande baignoire, elle laisse l'eau couler sur ses tresses, sur son corps, plongée dans une rêverie tant attendue et bien méritée. A la fin, elle admet paisiblement que « *C'est l'heure* », sans protester. ❧




Aujourd'hui, il n'y a plus d'observateur ; mais la trace n'est pas menacée car Marianne a maintenant sa « *tête* » pour la préserver.

Le lieu pataugeoire sert aussi pour contenir la terre, support d'une autre activité ; Marianne trouve que cette terre envahit son espace et n'étant donc pas à sa place, c'est une « *terre-caca* » que nous aurions dû enlever.

Cette coutumière effraction de contraintes extérieures qui alerte et dérange toujours Marianne ne parvient plus pour autant à la déstabiliser. Heureusement, elle est de plus en plus rassurée de notre fiabilité et ses inquiétudes se canalisent ainsi en questionnements fondés ; elle participe à entretenir activement la rêverie commune où elle puise ses ressources pour s'apaiser et pour créer ; et la rampe de lancement passe encore une fois par son désir d'être maternée par sa « *Mamaïjosé* » . ❧



Et lorsque sa « *Mamaïjosé* » vient à s'absenter, elle s'interroge et m'interroge mais sans s'alarmer. « *Mahmed, où est ?... n'est pas là ?... est ici ?...* », comme si elle voulait être réconfortée dans le sentiment que l'absente est présente mentalement parmi nous et qu'elle ne peut donc manquer. La rêverie peut se tisser, maintenant que la permanence d'une règle d'unité est assurée.

Elle sort de la panière un à un les objets-jouets pendant que je les ordonne pour les nommer ; leur fonction symbolique ne lui est pas étrangère pour les avoir longtemps utilisés ; même si pour elle leur substance ne se réduit pas à leur matérialité, elle a besoin de temps à autre de les palper pour les revisiter. C'est alors qu'elle revisite ses souvenirs de scènes de la vie africaine qu'elle a vécues et partagées ; elle met sur la tête une bassine la tenant d'une main, l'autre autour de la hanche et avançant avec aisance, grâce et fierté. 



Aujourd'hui, c'est à mon tour de m'absenter ! Ma collègue gardera le souvenir d'une « *excellente pataugeoire calme* » au cours de laquelle Marianne a témoigné d'une grande maturité.

Tout d'abord, elle revisite le coffre à jouets. Ensuite, elle me nomme, nomme ma collègue qu'elle vient de retrouver. A l'évidence, elle veille elle-même sur la constance de la fiabilité du cadre de manière particulièrement nuancée ; l'absence n'est plus systématiquement synonyme d'abandon, et des modifications

de l'une des coordonnées de l'espace-temps ne produisent plus de l'instabilité.

En disant « *Au revoir Mayama* », elle a conscience qu'elle n'est plus la petite fille apparemment passive et assistée ; même si elle garde la nostalgie de cette période et de ses bienfaits, attestée par son désir de se faire encore mater.

« *Mayama* » est aussi et surtout un don des siens qui a été l'acte fondateur de sa renaissance et qui reste son intarissable sein nourricier. Elle y puise élan, rêverie, et créativité. ❧



Aucune absence n'est signalée. Entourée, elle met en scène dans l'eau, face au miroir, son talent de petite africaine : chanteuse, danseuse, porteuse d'eau et conteuse d'une histoire qui ne cesse de nous intriguer et de nous captiver. ❧




Une histoire que Marianne est maintenant capable de faire ré-émerger parce qu'elle estime que nous pouvons l'entendre et l'écouter ; elle parle de « *tête ... penser* », signifiant qu'elle est maintenant capable de nous la faire partager. ❧



La semaine dernière, c'est elle qui a marqué la fin de la pataugeoire de façon sereine et spontanée.

Aujourd'hui, elle attendait pour venir, l'air angoissée ; au point de se vider. En arrivant, elle ouvre la porte et une fois à l'intérieur, elle se met à parler et à raconter. Elle nous fait comprendre qu'elle a fait « *caca* » dans sa culotte et semble paniquée : « *J'ai peur, t'entends ? j'ai peur... de l'eau... de l'eau papa* », d'une voix vive et alarmée. Il faudra bien du temps, des mots signifiants et de l'eau enveloppante pour parvenir enfin à l'apaiser.

Elle reprend : « *La la la la la la, Marianne dans l'eau* », une chanson à laquelle bien de moments paisibles sont associés. Vidée, elle cherche ainsi à se remplir et à s'envelopper d'eau et de sonorité. Elle fonctionne authentiquement dans l'échange et la réciprocité ; reçoit, donne, et tout le bon est partagé ; elle offre à boire à la nouvelle observatrice, le signe qu'elle l'a bien acceptée ; « *T'écris ?* », lui dit-elle, en fixant longuement le cahier comme pour s'assurer que sa trace est préservée.

A un moment, elle voulait faire partir son « *caca* » avec l'eau de la flaque, comme si c'est en pataugeoire qu'elle se sent rassurée pour se vider et se remplir en toute sécurité ; Marianne établit de la sorte des équivalences symboliques entre ce lieu qui se veut sécurisant et son corps qui demande à être sécurisé ; d'un registre à l'autre, elle se questionne et nous questionne sur les énigmatiques et complexes rapports entre ce qui lui est extérieur et son intériorité. A chaque fois, c'est au prix d'une quête laborieuse qu'elle entend marquer tous ses pas pour avancer. 



Mais si elle invoque bien souvent des « *bobos* » - l'occasion de tester notre fiabilité -, c'est parce qu'elle peut compter sur la contenance de notre parole et de l'eau pour les cicatriser. Elle ne mime ses angoisses souvent amplifiées que parce que « *maman* » et « *papa* » de la pataugeoire peuvent l'en protéger.

Etant alerte et créative, elle aimerait s'identifier à notre capacité à pacifier, à réparer, à penser, pour pouvoir d'elle-même trouver remède à ce qui peut l'intriguer ou la tourmenter. Si bien que « *où est ?* » a rarement été un questionnement, ponctuel de l'instant, qui nous est adressé ; c'est une interrogation permanente qu'elle veut faire partager et qui ne se rattache pas spécifiquement à des êtres familiers ou étrangers ; « *Où est ?* » dénote une préoccupation profonde : une quête de la singulière et authentique réponse qui peut pacifier, une réponse au delà d'une contenance dans l'immédiateté.

Des fois, « *où est ?* » prend de la substance, de la présence, lorsque Mayama revient sur ses pas, par un temps orageux, bien chargé...

En arrivant, elle monte les escaliers avec une allure décidée ; mais dès qu'elle ouvre la porte de la pataugeoire, elle se fige.

Longtemps, elle reste silencieuse. Bien présente et interrogative comme si elle rêvait d'un ailleurs où elle se sent mieux,... où elle aime nous inviter ; peut-être qu'elle nous incite par son attitude à imaginer - pour elle - cet ailleurs, à le penser.

« *Où l'est ?* », nous dit-elle, se dit-elle, comme si son questionnement n'est primordial que parce qu'il est

rattaché à un lieu-ailleurs qui n'est surtout pas celui, palpable, de l'ici et du maintenant.

Ce questionnement venu d'ailleurs reviendra avec une insistance toujours remarquée et sans cesse comme pour nous intriguer. Pourtant, pour nous aider à le penser, Mayama va jusqu'à nous questionner autour de sa famille bien élargie mais dont les membres nous sont familiers : « *Où l'est Papa ?... Maman ?... Caroline ?... Pauna ?... Vincent ?... Baya ?... Nana ? ...* ».

Au fait, ce lieu-ailleurs est-il semblable à ce qui lui est proche ? L'a-t-elle frôlé de ses pieds ? Où n'est-il que l'émanation de ses riches pensées ?

C'est ainsi que mon désir de découvrir cet ailleurs qui semble si proche, a germé et n'a fait que s'amplifier.

Et le soleil finira par percer à travers notre rêverie autour de son voyage en Afrique que ses parents nous ont conté.

... Au fil du temps, des jours et des veillées ...

Accroupie harmonieusement, totalement relâchée, tout son regard est capté par les vieux qui ne la quittent pas de leurs yeux porteurs et accueillants. Face à des personnes qui débordent de sérénité, elle s'est vue gagnée par de paisibles silences qui lui parlaient.

C'est sûr, pour elle, quelque chose d'insaisissable et pourtant si saisissant s'est révélé et l'a révélée, mettant ainsi une fin heureuse à bien de questionnements qui l'ont tourmentée.

Le rétablissement d'un lien vital longtemps brisé, vient de remettre du signifiant et corrélativement d'éclairer le signifié.

Dès lors, elle se plaît rêveuse à toucher ses tresses ornées, sa peau luisante, les tissus qui l'enveloppent de milles couleurs. Elle est parmi ces gens dits « de couleur », la sienne et celle des siens, aussi bien les vivants que tous ceux qui les ont précédés.

Il fût un temps où elle voyait impuissante et effrayée sa peau envahie de plaques de couleur étrangère ; en ce temps, tout intrus pouvait menacer sa chair et sa pensée,... bien désarmées.

Aujourd'hui, renforcée par un lien vital, elle peut se sentir portée par sa force entière enfin exaltée.

Ce fut pour elle comme un rêve éveillé lorsque les siens, inspirés par les anciens, l'ont nommée ; et c'est bien ce jour là que « *Mayama* » est née. Jusqu'alors, elle était surtout « *Marie* » la chrétienne comme sa mère, « *Maryama* » la musulmane comme son père, et « *Marianne* » pour le compromis naturellement recherché.

Ainsi, ses parents lui ont donné des ailes, et les vieux lui ont donné la force et le désir de les déployer. Maintenant, elle peut voler.

Voler pieds nus avec d'autres à travers des terres sans limites, au petit jour, jusqu'à s'épuiser... et de se surprendre en train de manger avec les mains à la nuit tombée...

Brusquement, ses yeux quittent ces horizons à la fois si proches et si lointains, et son regard intérieur ressurgit vif et ressourcé.

Debout, accoudée sur nos épaules, elle fixe la flaque, le miroir, toute la partie mouillée.

Elle participe activement à enlever ses vêtements, investit le promenoir, se met face au miroir, se regarde en touchant ses tresses, fière et joyeuse, se met à danser, à chanter « *saga africa* » : voilà une authentique mélodie qui émerge à point nommé.

La pataugeoire se remplit de sons et de rythmes venus d'ailleurs mais qui nous paraissent bien familiers. Du coup, tout ce que contient notre lieu de rencontre lui devient autrement accessible, autrement désiré. ∞



Marianne va alors chercher à se désinscrire de notre temps chronologique, plaidant ainsi pour une autre temporalité. Elle prolonge l'attente..., notamment celle de la voir poser un acte autour de l'eau, ou de l'entendre en parler.

A croire que pour elle, patauger c'est avant tout prendre tout son temps pour y penser ; jusqu'au moment où un imprévisible déclic déclencheur, tel un « *bobo* », l'incite à utiliser l'eau pour se soigner ; à ce moment, elle refuse la fin de la séance et toutes les limites se trouvent bousculées. Notre rappel à la réalité est alors perçu par Marianne comme un non-sens dans la mesure où il vient mettre fin à sa rêverie et à ce qu'elle cherche à recréer.

Marianne a tant besoin de ce temps subjectif pour se poser et poser sa pensée ; tout le temps mesurable qui explicite et contrôle notre si "précieuse" réalité,

semble paralyser son élan et figer ses énormes potentialités. ❧



Cette fois, l'imprévisible absence de ma collègue et de l'observatrice semblent vider l'attente de sa riche et prometteuse substantialité ; l'absence, cette absence, a réduit l'attente à une simple matérialité ; Marianne va utiliser le rideau pour jouer à disparaître et à réapparaître, ses tresses pour jouer à percer par son regard ou à l'annuler : en somme, un jeu qui n'a pas débouché sur de riches portées. ❧



Il arrive que lorsque l'absence des personnes se banalise, leur présence n'induit plus immédiatement un élan de complicité. Marianne reste à distance dans la partie sèche, les yeux rivés vers la partie mouillée ; progressivement, l'échange s'amorce et elle réclame de l'eau tout en restant habillée ; certainement nourrie de la contenance de cette eau, elle nous fait don de sons qui viennent de l'intérieur, comme « *saga africa* », sa chanson préférée. ❧



Si Marianne n'a plus besoin de voir et sentir l'eau couler, c'est que sa contenance l'a totalement habitée. C'est dans cette présence symbolique pacifiante de l'eau que la trace de sa ré-émergence peut être inscrite et ancrée. ❧



Ainsi, lorsqu'elle parle à l'observatrice du « *cahier* », elle semble rassurée et réconfortée que sa pataugeoire y est... Son regard, en apparence vérificateur, atteste de sa naturelle grande curiosité ; elle a besoin de faire un élan avant d'accepter un don ; elle a comme devise la réciprocité.

Elle refuse donc d'intégrer passivement les éventuels bienfaits d'une quelconque activité. Elle ne rejoint pas le « groupe parole » parce qu'aujourd'hui elle veut surtout écouter ; elle s'assoie dans la salle d'attente parmi des femmes de l'équipe, attentive et souriante, et les regarde parler ; elle songe comme une petite africaine à l'une des veillées avec les siens, « heureuse » et retrouvée.


Tout le monde note que ses attitudes sont de plus en plus différenciées. Elle observe les adultes, questionne les enfants et tous se trouvent interpellés, intrigués, et enfin captivés.

On la perdra de vue le reste de l'été pour des vacances bien méritées. ❧



Vacances qu'elle semble vouloir énergiquement prolonger. ❧



De retour, elle réclame des « *dodo* », se présente comme un « *bébé* » rêveur qui a besoin de son « *africa* » . 



Aujourd'hui, nous rencontrons le père pour consolider le projet de leur participation que Marianne n'a cessé de nous réclamer. Elle apparaît calme, attentive et même attentionnée.

Son père dit être ravi de l'entendre dire des mots nouveaux, adaptés ; mais elle reste encore à ses yeux bien différente des autres enfants malgré tous les progrès réalisés. Ainsi, son évolution est perçue à travers une norme bien établie ; tant que Marianne ne s'y conforme pas, son père n'est pas rassuré ; d'ailleurs, de temps à autre, les parents sont accompagnés par leurs deux autres filles « *normales* » et belles : Baïa et Nana. Ceci nous réjouit parce qu'ils se sentent de la sorte gratifiés et valorisés.

Le fait qu'il soit particulièrement confiant dans notre prise en charge, nous donne l'occasion de lui signifier l'intérêt pour Marianne d'évoluer, non pas en ressemblant aux autres, mais dans sa singularité.

Pour autant, il faut entendre le légitime désir des parents de voir enfin un jour leur enfant s'inscrire dans une commune « normalité ».

Le père se plaisait à répéter qu'il était fier d'avoir réussi leur mariage alors que sa religion et

celle de sa femme sont bien éloignées. Il a toujours pensé que leur bonheur ne pouvait qu'être jaloué ; qu'un jour, une malédiction devait les frapper.

Marianne aurait été alors sacrifiée comme étant le prix qu'il leur fallait payer. L'instance maléfique n'est jamais nommée ; et même les anciens au pays n'ont pas encore réussi à la démasquer.

Il se demandait alors, avec gestes et regards, comment « *monsieur Mohamed* » allait approcher cette énigme pour la percer. Pour lui, « *monsieur Mohamed* », même s'il n'a pas la sage connaissance des anciens et leur magique pouvoir inégalé, il demeure néanmoins un familier. Et c'est comme ça que la famille m'a été confiée.

La mère devait participer à la « *pataugeoire de Marianne* » suivant un rythme régulier, et le père, salarié, selon ses disponibilités.

D'« Inch'Allah » à la Clinique.

« Inch'Allah », si Dieu le veut, n'est apparemment pour un certain regard extérieur qu'une banale expression ritualisée ; pourtant, pour ces familles, elle est signifiante des limites symboliques de notre secourabilité.

Dans cet esprit, seule l'instance divine a toujours le pouvoir absolu de comprendre, secourir, guérir, soulager,... La perfection étant propre à Dieu, l'homme est invité à tendre vers cette inatteignable qualité. Dans le même temps, si Dieu le veut, les ambitions de l'homme, d'un homme, deviennent illimitées.

Rien donc ne nous empêche d'avoir l'ambition de guérir, même si dans la réalité on est bien souvent limité à « soigner ».

Lorsque le père de Marianne me dit « *Inch'Allah* », j'entends qu'il est confiant dans mes limites humaines, que je m'occuperai du mieux possible de son enfant qu'il m'a confié. C'est le signe d'une naturelle confiance en ma potentielle fiabilité ; une fiabilité qui, même grande, reste forcément limitée.

Ce sens apparemment paradoxal me rappelle implicitement le poids de ma fonction de soignant et explicitement la raison immuable d'être rassuré dans mes relatives possibilités.

« *Inch'Allah* » est donc à l'antipode de l'attentisme et de la fatalité. ❧



Enfin, la famille se joint à nous pour patauger.

D'emblée, c'est avec leur langue guinéenne qu'ils se mettent à dialoguer, à se parler. Les parents s'emploient activement à encourager Marianne « *à faire bien, de bonnes choses, à bien travailler* ». Ils lui promettent en échange de la gratifier auprès de sa sœur Nana, de l'emmener voir Boubakar, de lui donner du « pain au lait », en somme de bien la récompenser. Des attitudes de parents que le thérapeute en est bien souvent irrité ; il y voit un chantage incompatible avec sa propre vision de soigner. Justement, les parents doivent rester parents car rien n'empêche leur parole, elle-aussi, de pouvoir soigner.

C'est dire, qu'exceptées certaines situations particulières, les réticences des professionnels à associer les parents à la prise en charge de leur enfant sont infondées ; en effet, leur présence favorise bien

souvent des émergences jusque là contrariées. Nous avons toujours pressenti, avant même qu'elle en parle, l'existence chez Marianne d'une peur particulière qui la paralysait ; pour autant, nous n'avons pas réussi à la contenir tellement elle se dérobaît à notre pensée ; et lorsque nous avons rencontré toute la famille, nous avons compris à quel point, à travers les échanges entre Marianne et sa mère, cette peur était enchevêtrée. Dès lors, on imagine mal l'élaboration d'un réceptacle qui se veut pacifiant auquel la famille, et plus particulièrement la mère, n'est pas associée.

C'est pourquoi aujourd'hui Marianne nous dit « *j'ai peur* » en présence de ses parents qui l'entendaient. Et voilà que son père se montre bien volontaire, allant jusqu'à la mater ; pendant ce temps, la mère reste disponible à les observer, se réservant le séchage et le rhabillage, autres moments aussi intenses d'échange et de complicité. ❧




Une semaine s'est écoulée. Marianne annonce à l'observatrice que sa maman, pourtant malade, « *va venir* ».

En revanche, cette semaine, le père travaille la matinée ; « *Où est Papa ?* » dit Marianne qui ne cesse de le réclamer. Et voilà qu'elle joue au « *bébé* » rêveur qui veut être materné. En l'absence du papa maternant, elle reste longtemps dans la partie sèche, hésitante, avant que des échanges avec sa mère ne la persuadent d'investir enfin la partie mouillée. ❧



Le père travaille la matinée une semaine sur deux. La mère a la charge des autres enfants qu'elle doit garder en dehors de leur temps de scolarité ; sans oublier qu'elle a la tâche sacrée de veiller sur toute la famille et qu'il est à ses yeux aussi sacré de les nourrir et donc de leur préparer à manger. Nous devons donc reconnaître, respecter et intégrer les exigences de leur réalité.

Or, pour Marianne, seule compte la rêverie et l'absence à cet égard ne peut que la contrarier. Elle nous demande alors si ses parents vont venir et se met à les appeler ; elle guette leurs pas et leurs voix sans se décourager. Mais la situation reste inchangée ; et Marianne de se demander si elle n'est pas « *punie ?* » ; elle parle d'une « *maman vilaine* » et d'une « *maman caca* » qui l'aurait alors abandonnée, et elle se met à pleurer. Je lui parle longuement pour l'apaiser pendant qu'elle m'écoute avec une grande attention ayant de plus en plus l'air soulagée.

Il a fallu enfin l'arrivée tardive du père pour mettre fin à cette longue attente angoissée. Elle lui demande aussitôt « *où est maman ?* » et écoute sa réponse en tendant bien l'oreille, calme et posée. Elle parle de « *cahier* », m'interpelle par « *Mahmed africa* », signifiant comme à son habitude qu'elle est cette fois prête à inscrire une nouvelle page de la rêverie, un moment ajournée. 



Aujourd'hui encore, Marianne semble avoir de bonnes raisons de déprimer. L'absence inattendue de sa mère lui fait dire qu'elle l'a laissée « *tomber* » ; elle l'a beaucoup réclamée avec des cris, des gémissements, des pleurs, et des colères contre nous, jugés sûrement responsables de ce qui lui est arrivé. Voyant que ses appels ne font pas venir « *maman* » et « *papa* », elle va elle-même ouvrir la porte pour vérifier car elle n'est pas de tempérament à abdiquer.

Marianne réclame les siens pour se rassurer et pour pouvoir ré-émerger ; ils sont intimement liés aux problèmes qu'elle rencontre et surtout à ceux qu'elle a déjà rencontrés ; et c'est ensemble que nous pouvons trouver la clef pour les dénouer.

L'histoire de Marianne, appréhendée de jour en jour dans sa Globalité, nous apprend que, pour être aidée, elle a besoin de nous et des siens aussi bien de France que de Guinée. C'est auprès de toute cette grande famille élargie qu'elle vient se ressourcer pour retrouver élan et gagner en maturité.

C'est une voyageuse par destin et par nécessité. Elle a su puiser dans son voyage en Afrique, les ressources primordiales pour se sentir enfin exister ; dans nos rencontres, elle s'avère être une cheminante qui avance à son rythme.

Seulement, c'est la contenance que crée notre réelle présence autour d'elle qui permet à nos intentions, actes et paroles d'être fiabilisés.

L'absence d'une personne est vécue par elle comme un abandon, donc toujours injustifiable d'autant injustifiée. Tout se passe comme si pour l'accompa-

gner, nous devons à tout prix échapper aux contraintes de l'incontournable réalité. Soigner serait alors avant tout ne jamais manquer !

Or, si une mère jugée suffisamment bonne par son enfant peut et doit même manquer, c'est parce qu'en son absence, sa présence mentale doit suffire à le combler. La présence mentale de la mère est probablement d'une autre nature que celle d'une autre personne - aussi fiable soit-elle pour l'enfant - mais qui ne l'a pas porté. En sollicitant la présence de la mère de Marianne parmi nous, nous espérons faire renaître sa naturelle capacité à la mater ; une fois sa capacité maternante consolidée, Marianne va la mentaliser ; la mère pourra ainsi s'absenter, rassurée et sans culpabilité, confiante dans notre fiabilité.

Quant à la présence du père, elle est toujours souhaitée ; mais, grâce à la mère, son absence est toujours tempérée : c'est elle qui lui maintient et reconforte sa place auprès de leur enfant en toute équité. La parole du père doit rester cet ultime recours symbolique qui transcende la réalité ; la mère veille pour que cette fonction soit préservée.

La fratrie est forcément concernée et sa participation peut être discutée et envisagée. Ce qui arrive à leur sœur ne peut que les questionner, mais ce qui peut les intriguer à cet égard peut les désarçonner ; il faut donc les éclairer et les rassurer : au cours des rencontres, il faut leur restituer la situation dans une version qui soit à leur portée.

En règle générale, la rencontre s'enrichit dans sa substance lorsque la famille y est conviée. Mais cette richesse mobilise de l'énergie pour être captée et canalisée ; il faut donc exalter les ressources de chacun pour qu'une nécessaire force globale puisse

émerger. L'enfant peut alors, le moment venu, y puiser le désir de s'inscrire au sein de cette grande famille enfin retrouvée ; dès lors, sentant qu'il est porté, son élan va s'enflammer et son être va trouver de bonnes raisons de vibrer : le voilà donc lui aussi retrouvé !

Pour pouvoir rencontrer l'enfant dit « autiste », il faut s'armer d'une grande ténacité ; une personne seule finit par s'épuiser, mais au sein d'une grande famille, elle peut se relâcher pour repartir ressourcée.

L'enfant renaît du jour où il se sent sujet à part entière d'une réciprocité car le déclic déclencheur est toujours l'œuvre d'une complicité. Autant l'attente de cette lueur doit être paisible, autant l'attention ne doit pas longtemps flotter ; à peine la vigilance est rompue que l'hypersensibilité de l'enfant est alertée, avec le risque que son élan soit alors freiné pour un temps illimité.

C'est dire que plus la disponibilité autour de l'enfant est grande et élargie, et plus il est rassuré que le réceptacle pour accueillir sa parole est fiabilisé ; confiant, ses résistances commencent à s'estomper. Au fil du temps, il va livrer des dimensions de lui même, une part de sa vérité. A mesure que d'authentiques signes de reconnaissances lui sont adressés, le moment est enfin venu pour lui de se révéler.

On comprend alors que la nature, la finalité et le sens de la Rencontre sont incompatibles avec une simple présence plaquée. Chacun doit être disposé mentalement à abandonner toute attitude rigide et rationalisée pour pouvoir favoriser l'émergence d'une rêverie commune, partagée.

L'enfant dit « autiste » ne veut être ni surveillé, ni épié, ni contrôlé ; il ne demande qu'à être accompagné au cours d'une Rencontre qui lui donne l'occasion, à travers la rêverie, de s'émerveiller. ❧



Elle serre entre ses mains sa tête penchée comme si elle pensait. Peut-être pense-t-elle à l'attente angoissante qui lui fait « *peur ?* » comme un « *bébé* » auquel sa mère vient de manquer. Mais le père arrive, et par ses attitudes Marianne apparaît plus apaisée.

Elle peut aller maintenant sereinement vers l'observatrice, lui faire remarquer qu'elle « *écrit* » dans le « *cahier* », l'occasion pour elles d'échanger. Ainsi, qu'il s'agisse de sa « *tête* » ou du « *cahier* », Marianne est toujours attentionnée à tout support qui porte la trace de son cheminement aussi bien lors des moments paisibles que d'autres tourmentés.

Son père lui apprend le plus naturellement du monde que sa mère est restée à la maison pour leur préparer à manger. Tout malentendu semble alors levé et la rencontre peut continuer.

A la fin, vers la sortie, une collègue la sollicite, trouvant qu'elle a bien grandi ; et voilà Marianne franchement contrariée, comme si ce qui la réjouit pour l'instant c'est d'entendre parler uniquement de « *bébé* ». ❧




Enfin, la « *maman* » est de retour : à peine elle lui demande de se déshabiller que Marianne lui parle de « *doucher* ». Mais dès qu'elle apprend que son père est parti travailler, elle se met à nous bouder, à exprimer sa « *peur* », à cracher, à nous traiter de « *vilains* » et à nous taper. Sa mère la menace de punitions ce qui la conduit à opposer des colères, à les vider et à se vider. A travers ses diabolons, nous apercevons une bonne déprime tandis que sa mère paraît peu rassurée.

Jusque là, les attitudes de Marianne pouvaient signifier qu'une authentique parole peine à émerger ; qu'elle voulait s'assurer de la présence de tous pour pouvoir la confier et la faire partager. Cette parole est avant tout à l'adresse de sa mère dans la mesure où, étouffée, elle semble compromettre leur élan l'une vers l'autre et les figer. ❧



Aujourd'hui encore, Marianne observe et questionne sa mère autour de l'absence de son père qui leur manque ; elle pense que « *maman a peur* » et qu'elles ont donc toutes les deux besoin d'être rassurées. Elle commence alors elle-même par soutenir et souscrire à toutes les demandes de sa mère. Elles échangent, se parlent, créent autour de l'eau avec beaucoup de complicité. Marianne va jusqu'à se montrer rassurante, disant qu'elle n'« *a pas peur* », demandant à sa mère de la « *doucher* ». Mais ce désir de porter sa mère et de se porter va lui coûter : des « *bobos la tête* », des « *mal aux pieds* » ; le coût pour pouvoir grandir et penser. ❧



Son père, d'ailleurs, est persuadé qu'elle doit faire des efforts, s'efforcer, et s'il le faut il ira jusqu'à l'y forcer. Elle souscrit à ses sollicitations en réclamant « *doucher... l'eau... du shampoing* » mais sans pour autant investir la partie mouillée. Elle reste dans la partie sèche, peut-être sous l'emprise de cette « *peur* », comme paniquée ; tantôt elle court vers moi, tantôt elle court vers ma collègue pour s'y agripper. Si elle ne va pas vers sa mère, c'est probablement pour la préserver. Chacune a peur pour l'autre, a peur de la peur de l'autre, a peur de sa propre peur et de ses effets sur ce qui leur est commun et partagé. A l'entendre « *J'ai peur... a pas peur... maman a peur...* », on imagine à quel point cette peur les a enchevêtrées. 



Aujourd'hui, alors qu'elle commence à enlever ses vêtements pour aller dans l'« *eau* » et se « *doucher* », l'arrivée de sa mère va l'en dissuader. Cette fois, c'est comme si la présence de sa mère vient subitement réactiver cette peur qui les a toujours habitées. Du coup, elle est complètement désemparée : « *Aï, peur... Aï, ça fait mal... pipi... caca... va crier* », et des « *bobos* » qui atteignent son intérieur au point de la vider.

Elle touche sa tête en disant à sa mère : « *Ta tête* », comme si elle voulait s'assurer que sa mère pouvait elle aussi porter dans sa tête la même peur qui l'éprouvait ; lorsque sa mère veut s'assurer qu'elle n'a pas réellement mal au ventre, Marianne se sentant incomprise réplique : « *Touche pas* ». Elle me

repousse, tire les cheveux de ma collègue, exprimant par là sa colère probablement face à notre incontinence avérée. Elle appelle alors un petit copain : « *Au secours Boubakar* ».

Bien évidemment, notre souci a été toujours d'une part de favoriser l'émergence de tout ce qui fondait ces colères qui couvaient, d'autre part d'éviter toute interprétation intrusive qui fasse tampon à ce que la mère peut d'elle-même élaborer, surtout lorsqu'elle entend sa fille l'interpeller. Dès lors, notre intention de contenance se manifeste surtout à travers une disponibilité non solennelle mais plutôt intérieure. C'est à mesure qu'entre Marianne et sa mère des échanges s'établissent et s'épaississent - même à travers des tensions, des colères et des déprimés -, que se justifient nos interventions ; elles peuvent alors les faciliter, en établir des liens de sens et les consolider. Il est instructif de constater que bien des déprimés s'avèrent au fil du temps de bonnes déprimés qui favorisent les ré-émergences et qui aident à les aborder et à les clarifier ; il n'est pas en effet si naturel et si banal même pour nous autres névrosés de parler d'une peur et de la faire parler ; bien souvent, c'est au prix de « *bobos* » multiples et variés qui affectent la personne et ses relations avec les personnes concernées, qu'une peur tenace finit par être pensable, communicable, partageable et parfois heureusement pacifiée. ∞



Marianne continue à formuler douloureusement cette peur qui l'habite et nous l'accompagnons pour qu'elle parvienne à la faire émerger, et à nous la faire partager. Elle parle alors de « *bébé* », probable-


ment du bébé qu'elle était ; ce bébé qui appelait vainement sa maman et qui, livré à lui même, avait si peur au point de se sentir morcelé, « *coupé* » et probablement abandonné : « *Aï, peur Maman... j'ai peur... aï, peur bébé... coupé la peau... coupé les doigts... maman crier...* ». En gémissant, la main sur la tête, elle parle à sa mère de « *bobos la tête... ta tête* », comme si pour elle, elles avaient les mêmes têtes, la même tête : une tête qui porte la même peur partagée.

Marianne ne manifeste pas des attitudes de refus ou de repli, et ses cris ne sont pas des plaintes figées ; mais elle sollicite de notre part une forme particulière de disponibilité, de contenance plus appropriée. Tantôt « *veux un shampoing* », tantôt « *shampoing non* », mais dans le même temps elle veut toujours qu'on s'occupe du « *bébé* » et qu'il soit « *douché* ». Tantôt « *non* », tantôt « *si* », cette apparente ambivalence n'est au fond qu'un appel à notre adresse pour une écoute plus adaptée ; une écoute qui intègre cette peur qui l'étrangle au point de lui « *couper la tête* » et donc de l'empêcher de penser.

La mère encaisse les colères de Marianne mais son silence ne signifie pas qu'elle se met à l'écart, indifférente, seulement à observer. Si elle laisse Marianne s'extérioriser, parler de sa peur, de leur peur, c'est parce qu'elle est relativement confiante dans notre capacité à l'écouter, pour les apaiser ; en effet, jadis elles étaient effrayées par une peur qui les paralysait en l'absence d'un tiers pacificateur qui devait les secourir et les en préserver. De la même façon, lorsque Marianne dit à sa mère qu'elle est « *vilaine* », elle sait qu'il y a une autre « *maman* » pour la contenir et un « *papa* » pour entendre sa parole et la lui restituer, la leur restituer sous une forme pacifiée. ❧



C'est dire que notre présence est garante d'un réceptacle qui peut les porter. D'ailleurs, nous-mêmes, soignants, avons tous besoin de contenance pour être contenant, pour rester solides et pour pouvoir entendre et écouter ; lorsqu'alors l'un de nous vient à manquer, l'autre, privé de complicité, peut se sentir à son tour abandonné. J'ai eu donc la semaine d'après de quoi me sentir culpabilisé. Heureusement, à entendre ma collègue, après coup, « *les choses se sont bien passées* ».

Mon absence et celle de sa mère n'ont pas empêché Marianne de continuer à interpeller et à questionner. Cette fois, c'est son père et l'observatrice qui ont été pris à témoins pour entendre ses gémissements, pour « *regarder* » ce qui « *fait mal* », ses « *bobos* » et ses « *peaux coupées* ». Au delà des personnes absentes, c'est surtout sur la contenance des personnes présentes que l'attention de Marianne est portée ; ainsi, lorsque le cadre de la rencontre devient pour elle synonyme de fiabilité, toute personne fiable peut s'y identifier et le porter. 



Aujourd'hui, c'est Marianne « *bébé* » qui exprime, communique ses frayeurs, ses angoisses de morcèlement et nous les fait partager ; tous ses « *bobos* » envahissants et intenses ; ses interrogations nombreuses sur l'état de sa « *tête* » qui contient et tisse ses pensées : « *Casser... casser ?... aï, pas cassé... coupé... coupé ?* ». Elle s'arrache ses cheveux comme pour arracher ce mal qui continue à l'habiter ; elle pleure, gémit et elle s'emploie de toutes ses forces à

l'extirper : « *Aï, peur... ça fait peur... maman fait mal... crier* ».

Nos attitudes, nos paroles et nos pensées visent à éviter toute situation figée. Autant, nous essayons d'aider le « *bébé* » à ré-émerger et à sa peur de s'extérioriser, autant nous nous efforçons de contenir Marianne et de l'apaiser ; mais il va sans dire que Marianne ne peut voler de ses propres ailes qu'une fois pacifié le « *bébé* » qu'elle était.

Le désir de ses parents est sûrement compatible avec cette visée. Ayant dû énormément souffrir jadis de sa difficulté à pouvoir rassurer Marianne, la mère est avant tout préoccupée par l'instant qui interpelle sa capacité à la mater ; soutenue et entourée, elle cherche donc cette fois à se sentir et à montrer à Marianne qu'elle peut la porter dans l'immédiateté. Porter le présent ne peut que reconforter sa fiabilité à porter le passé, et notre tâche est de les accompagner, en fonction de leur propre rythme, à traverser et à mentaliser les exigences propres à ces différentes temporalités. ☞



Écoutant son père lui dire que sa mère « *garde Baïa à la maison* », Marianne semble pensive comme si elle me demandait par le regard pourquoi ma collègue et l'observatrice se sont à leur tour absentes. Aussi, lorsque je parle des absentes, elle intervient aussitôt pour les boudier ; elle rejette les demandes de son père et mes sollicitations, comme si encore une fois elle me rend responsable de cette absence ; mais sans aller jusqu'à se démobiliser, elle se montre toutefois moins énergique et comme épuisée.

C'est que Marianne a toujours besoin d'avoir autour d'elle une forte présence physique et mentale qui accueille ses plaintes et lui restitue le nécessaire écho pour la dynamiser. Mais, paradoxalement peu inquiète, elle continue à questionner et à nous questionner sur ce qui ne cesse de morceler son corps et de le vider : « *Coupé peau... coupé doigt... bobo... pipi... caca...* », des plaintes qu'elle marque et mime avec des regards et des touchers. ❧



A l'évidence, Marianne n'est pas la seule à exiger une contenance sans cesse renouvelée.

Me trouvant seul avec elle, je finis à mon tour par déprimer et par me révolter. J'annule la pataugeoire signifiant que les absences chroniques ont fini par me lasser ; ainsi, en voulant poser un acte, je passe à l'acte à défaut d'autres moyens symboliques pour protester.

Il est vrai que je supporte mal l'incessante effraction de cette intempestive réalité crue qui vient à chaque fois rompre nos laborieuses rêveries et compromettre le fil conducteur de la nécessaire continuité. En même temps, ce sont bien ces aléas qui permettent de vérifier le bien-fondé de notre patience et de notre solidité, et de jeter une lumière sur nos réactions et sur nos perceptions de ce qui les a provoquées. ❧



C'est le tour cette fois de ma collègue de se trouver seule avec Marianne et de se sentir abandon-

née. Ma collègue me dit d'une part que le père s'est montré violent avec Marianne, utilisant le chantage, la soumettant à ses demandes de faire des choses avec l'eau, d'autre part que c'est une pataugeoire fructueuse avec un père créatif et inspiré : que ses échanges avec sa fille étaient fort chaleureux quand il s'agissait de lui envelopper le corps avec de l'eau « *à la manière africaine* », de la sécher et de la rhabiller ; Marianne s'est alors montrée apaisée. Elle a annoncé elle-même la fin de la pataugeoire calmement, et son père lui a promis de la récompenser.

Ainsi, le père et ma collègue se sont bien heurtés à travers leurs différentes manières de s'occuper de Marianne, mais de ces regards contrastés, elle a su puiser de l'énergie pour avancer. C'est dire que les attitudes paradoxales peuvent déboucher sur des élans riches de réciprocité. Il n'y a donc pas à proprement parler de sens à percevoir nos rencontres en termes de divergences ou de convergences, de difficultés ou de facilités, mais à la lumière des effets qu'elles peuvent produire et de notre capacité à les accepter et à les canaliser au profit des demandes et questionnements que Marianne peut nous adresser.

❧



Cette fois, aucune personne ne manque, et voilà Marianne avec sa famille élargie toute retrouvée. Les contrastes entre les attitudes de ma collègue et celles du père réapparaissent mais la mère s'emploie finement à les tempérer. Pour faire partager ses questionnements autour de sa « *peur* », Marianne utilise ces accueils contrastés. Sa mère ne se limite pas aujourd'hui à l'écouter, elle s'active pour enten-

dre et partager ses peurs ; Marianne se sent enfin comprise et va se réfugier dans cette contenant complicité.

Peut-être s'est-il senti exclu, le père dit à Marianne « *On était bien l'autre jour* » ; et la mère tente aussitôt de le préserver ; elle ne s'isole pas avec Marianne et elle cherche à l'associer. Maintenant, tout se passe le plus naturellement du monde, dans le non verbal : avec des gestes, des regards, des mimiques et des attitudes subtiles qui amènent les parents à s'entendre et à se rapprocher.

Ainsi, après des réticences, Marianne finit par accepter que son père la déshabille pour investir la partie mouillée. Tout d'abord, c'est « *maman* » qui l'accompagne pour s'envelopper avec l'eau et utiliser les objets-jouets pour créer. Puis, vient un moment de silence qu'elle vit entre sa mère et son père, l'air pensif et le regard émerveillé. Ensuite, debout sur les marches du promenoir, elle dit en les regardant « *C'est Maman, c'est Papa* » : un couple parental unifié. Enfin, après « *shampoing fini* », Marianne assiste au « *shampoing parti* » sans être comme autrefois paniquée et angoissée.

Au cours de la séance, ma collègue a trouvé que le père a sollicité Marianne avec beaucoup d'autorité ; « *On va lui laisser le temps, peut-être* » lui a-t-elle énergiquement répliqué. Et lorsque Marianne se demande si « *Papa va taper ?* », ma collègue lui répond « *Pas ici* », une façon de l'en dissuader.

Le père récompense souvent Marianne, lui donnant de bonnes choses à manger. Comme la mère, il pense que donner à manger et préparer à manger est aussi vital que soigner. Pour ma collègue « *On est à*

la pataugeoire ; ici on a une très bonne chose, c'est l'eau », l'air de dire un don aussi sacré.

Ces questionnements réciproques autour de la fonction du soignant et du rôle des parents, sont fondateurs dans un lieu où on accompagne Marianne pour l'aider à ré-émerger. Ce qui compte, c'est de laisser s'exprimer toutes ces paroles contrastées, de les accueillir, de les comprendre mais aussi et surtout, au lieu de les opposer, de les canaliser ; et Marianne est capable de s'en servir pour grandir dans son corps et ses pensées. D'ailleurs, elle n'est jamais contrariée par les contrastes ; bien au contraire, elle parvient toujours à les surmonter, à les intégrer ; pour ainsi dire, elle accepte le bon « *pain au lait* » de papa et la bonne eau de « *Mamaïjosé* ». Elle a autant besoin de personnes qui incarnent l'autorité et de personnes pour l'accompagner ; de la sorte, on lui évite de s'enfermer dans l'illusion d'une seule et exclusive perception de la réalité.

L'adhésion et la présence des parents aux rencontres autour de Marianne, ont été fondées sur une enthousiaste bonne volonté toujours intacte. Ils sont soudés, si bien que pour l'un, l'absence de l'autre est forcément justifiée et n'est donc jamais dramatisée. Leur état d'esprit et leurs actes constructifs ne pouvaient que rassurer Marianne et nous rassurer.

Autant, la mère avait tendance à écouter et à reprendre subtilement ce qu'on disait, autant le père, en revanche, très attentif à nos interventions, n'hésitait pas de temps à autre à s'en démarquer. Il trouvait ma collègue permissive avec Marianne ce qui l'irritait et il le lui disait. Ses critiques à mon égard étaient fort implicites et toujours finement ciblées ;

sa façon d'envelopper d'eau le visage et le corps de sa fille s'apparentait à des gestes précédant la prière, un univers qui nous est, en tant que musulmans, bien familier. Il me disait aussi qu'il serait venu tout le temps mais qu'il travaillait ; que si sa femme s'est absentée cette fois, c'est parce qu'elle est restée à la maison pour préparer à manger ; que Marianne « *doit bien travailler* » et « *écouter ce qu'on lui dit* » et que ses « *caprices* » ne doivent pas être tolérés...

Il pensait que ces valeurs, les siennes, sont aussi les miennes et qu'il est naturel qu'il les rappelle, me les rappelle insistant avec légitimité. Ma collègue, française, par ailleurs bien ancrée dans l'interculturalité, voyait néanmoins dans ces attitudes du « *machisme* » et de l'« *autorité* », plus précisément une intrusive autorité. Mais dans l'ensemble, on convenait qu'un parent a le droit de fonctionner comme un parent en toute liberté, pourvu que la liberté de l'enfant ne soit pas entravée. Normalement, les thérapeutes doivent assurer sur le plan psychologique, une nécessaire équité ; cela suppose qu'eux-mêmes soient des êtres singuliers : équitables et pacifiés... !

Le père m'est toujours donc apparu comme bien enraciné dans ses valeurs, ses actes et ses paroles en sont totalement imprégnés ; cet ancrage nourrit sûrement son assurance manifeste tout en le dotant d'une grande curiosité. Son regard intrigué nous amène inmanquablement à des élaborations plus justifiées ; du coup, l'intentionnalité des échanges qui tissent la rencontre, relèvent d'une authentique réciprocité. Par ses interrogations, le père nous alerte forcément sur le bien-fondé de notre pratique, sur ses limites et ses supposées portées. Ainsi, par sa présence, naît un précieux questionnement réciproque qui éclaire nos diverses subjectivités.

La mère, elle, en s'identifiant bien souvent à nous, semble vouloir exprimer une reconnaissance qu'elle estime peut être méritée ; elle rappelle à Marianne nos paroles, ce qui est de nature à consolider notre contenance et à nous réconforter. A travers un océan de langages silencieux, on assiste à sa rencontre avec sa fille et à la ré-émergence de son immense capacité à la mater. C'est une relation portée par des gestes contenant, des regards soutenant, des mots guinéens étayant... en toute complicité.

Pendant ces intenses moments, nous évitons toute intrusion, nous restons disponibles, présents essentiellement pour les accompagner.

Le père lui-même finit par s'inscrire dans cette particulière temporalité. Ses utiles rappels à l'ordre cèdent le pas devant un silence solennel bien partagé.

Tout le monde est alors envoûté par cette atmosphère de rêverie nourricière tant désirée. Le contexte est cette fois propice pour accueillir l'histoire de cette famille afin de la cerner pour la pacifier dans sa globalité. C'est à nous de les porter pleinement par notre pensée maintenant qu'ils nous signifient qu'ils sont prêts à nous la faire partager...

Le thérapeute doit veiller à ce que ses interventions ne viennent pas faire effraction dans une intimité. Lors de ses premières explorations, il doit apprendre à se contenter du peu qu'il voit émerger. En aucune façon, il n'est éthiquement autorisé à canaliser, de son seul propre mouvement, l'eau d'une source vers une terre où il estime à lui seul pouvoir semer et récolter.

L'enfant dit « autiste » est amené à travers son histoire, à s'aménager une certaine relative tranquillité. Il se défend farouchement pour la préserver comme s'il n'est jamais à l'abri du retour du premier évènement qui l'a sidéré.

On doit à tout prix respecter cet énigmatique équilibre vital pour l'enfant, qui nous questionne fortement et qu'à première vue nous avons du mal à nous en accommoder.

Nous autres, névrosés d'aujourd'hui, nous sommes à des degrés divers des êtres pressés. La patience ne trouve plus en nous un réceptacle où habiter.

Dans la rencontre avec l'enfant dit « autiste », il y a toujours l'attente du premier échange fondateur de réciprocité. Cette attente ne se mesure pas par la durée : elle n'est contenable que par une patiente pensée, et il faut beaucoup de sérénité pour soutenir ce qui devient par moments une attente angoissée.

Les parents qui participent aux rencontres, ont, pour beaucoup, déjà vu face à leur enfant leur grande patience durement éprouvée ; certains en sont même réellement épuisés. Nous devons donc reconnaître leurs combats et les valoriser, bien apprécier le poids qu'ils portent et accepter qu'ils désirent de temps à autre le confier sans se culpabiliser.

Nous-mêmes, nous devons résister aux sentiments de toute puissance, à l'illusion de tout comprendre et de tout savoir, et aussi et surtout à l'envie de tout maîtriser. Il y a des jours où nous sommes - pour diverses raisons humaines - moins énergiques, moins alertes, moins apaisés,... moins inspirés. Nous devons l'admettre et en parler, l'occasion pour que

les attentes - démesurées - à notre égard soient justement démystifiées.

Les parents comprendront alors que c'est à leurs semblables que leur enfant a été confié. Leurs légitimes espoirs seront nourris lucidement de notre commune intersubjectivité. ❧



A une rencontre d'une présence forte et bien remarquée vont succéder deux absences où le vide va l'emporter. La dernière participation de l'observatrice semble engendrer chez Marianne une tenace colère illimitée. Même rieuse et taquinante, elle est loin d'accepter ce départ résignée : « *Mahmed, je vais crier* » ! ❧



La semaine d'après, avec les vacances, une pataugeoire est annulée. ❧



De retour, ma présence, seul, ne semble pas la rassurer et la consoler. Elle reste tout le temps sur le banc, longtemps silencieuse, face au mur, allongée. Elle semble comme abandonnée ; en même temps, très pensive à l'écoute de ce que je peux lui conter, à m'entendre re-parcourir des moments où je la voyais rêveuse et créative autour de l'eau avec tous les objets-jouets.

C'est alors qu'elle me parle de : « *Malade... maman est malade... ta tête... Mahmed... malade...* », en touchant sa tête avec un ton grave, éprouvé. Elle me signifie ainsi qu'aujourd'hui, face à l'absence qui la peine et la contrarie, la rêverie est freinée. Les mots qui lui viennent de la tête sont les mots des maux qui siègent dans sa tête et dans la tête de sa mère, et que je dois transférer dans ma propre tête pour les en préserver. Elle réclame énergiquement sa mère, son père, les enfants de l'hôpital, probablement pour qu'ils partagent ses maux, la délivrant ainsi de ce qui l'empêche d'avancer. ∞



Même si son père, étant malade, va s'absenter, la présence de sa mère peut panser ses « *bobos* » et la libérer. C'est Jacky qui nous a amenés et ramenés. Nous arrivons à la pataugeoire en même temps que la mère, et la séance va débiter.

Je rappelle à Marianne qu'elle est invitée à se déshabiller pour pouvoir, si elle le désire, aller dans la partie mouillée. Sa mère lui rappelle la règle reprenant mes propos, cherchant à la convaincre en lui demandant « *d'être gentille et de bien travailler* » ; cependant, elle reste à distance de Marianne, comme si elle ne pouvait pas la toucher.

J'investis alors la partie mouillée et, tout en associant autour de ce que je fais, je fais couler l'eau pour remplir la baignoire sous le regard de Marianne, pour l'inciter. Elle me regarde, parle de « *shampooing* » ; je prends le tube à crème et le mets dans la bassine juste à côté ; je lui rappelle qu'elle peut

utiliser l'eau, le shampoing, une fois déshabillée ; je reviens dans la partie sèche, disponible, à l'observer.

Elle reste allongée sur le banc, nous tournant le dos, mais, comme bien souvent, disposée à nous taquiner. Elle se met à parler de « *bébé* » ; je lui dis qu'elle est maintenant une grande fille, même s'il lui arrive de se souvenir du bébé qu'elle était pour en jouer ou pour nous questionner ; Marianne se lève, donne la main à sa mère, se dirige vers la panier, s'empare de la poupée et revient s'asseoir sur le banc toujours à distance de la partie mouillée. L'occasion pour nous d'associer autour du bébé-poupée.

Marianne parle du « *ballon* » que je remets dans la petite bassine avec le tube à crème, l'incitant à s'en servir dans la partie mouillée, une fois déshabillée. En somme, la règle n'a pas changé ; seulement, si je la lui rappelle, c'est parce que maintenant elle est capable de l'entendre, et si elle le veut, de l'appliquer. C'est un non sens - thérapeutique - que d'exiger le respect d'une règle qui n'a pas été mentalisée. Il faut toujours s'assurer de l'existence de liens de sens, de compatibilité, avant de tenter d'inscrire une trace ou de se hasarder à « greffer » !

Marianne accepte maintenant que je lui enlève son pull, et sa maman finit par la déshabiller. C'est elle qui met le maillot avec aisance et sans se précipiter. Nous l'accompagnons dans la partie mouillée. Après quelques hésitations, elle se met dans la grande baignoire pleine d'eau et sa mère lui mouille le corps, tantôt avec les mains, tantôt avec le gobelet, dans une grande complicité. Je présente le tuyau et Marianne l'utilise pour s'arroser elle-même le corps, touchant ses cheveux, parlant de « *shampoing* » et affirmant : « *J'ai pas peur ?* », l'air manifestement apaisée.

Je lui dis que les autres fois son papa se méfiait du shampoing lorsqu'elle s'arrachait les cheveux au point d'avoir des « bobos » bien marqués ; pourtant, le shampoing est inoffensif. Mais il s'agissait de « bobos » à l'intérieur de sa tête qu'elle voulait extirper ; je la rassure que ses « bobos » extérieurs ont vite cicatrisé. J'imagine alors que ses « bobos » intérieurs sont progressivement soulagés maintenant qu'elle est en mesure de les penser.

Je sors de la crème que je dépose sur ses mains, puis sur mes mains, ensuite sur ses cheveux mouillés. Elle écoute mes commentaires pendant que sa mère ne cesse de l'encourager et de la féliciter. Elle se montre particulièrement coopérante, pendant que sa mère lui fait un shampoing avec des gestes bien à elle pour la mater. Joyeuse et apaisée, ses incessants appels du regard nous incitent à prolonger ces moments, ce qui favorise l'échange dans la continuité.

Sentant la fin de la séance qui approche, elle se lève en s'écriant : « *C'est fini ?* ». Elle décide donc de saisir l'instant et d'en profiter. Elle reprend fermement le tuyau à trois reprises pour s'arroser le corps, la tête, se remplir la bouche de jets d'eau relativement dosés ; elle la retient un court instant, puis finit par l'avaler. Elle se déplace dans la partie mouillée - flaque, miroir, promenoir - comme pour empêcher l'arrêt de la pataugeoire qu'elle veut à l'évidence prolonger. J'apporte la grande serviette et sa mère s'active paisiblement pour l'envelopper et la sécher ; elles semblent se retrouver.

Pour ne pas interrompre brutalement cet échange intense, je parle du miroir à ma proximité. La mère décide de s'en approcher ; continue de sécher les cheveux de Marianne concentrée à regarder son

image et admirer la belle tresse qui finit par la coiffer.

A travers tous ces regards, mots et sourires échangés,... on sent qu'on assiste à l'émergence d'un authentique élan de réciprocité.

Et Marianne de dire : « *C'est fini* » !, en essayant d'incliner avec moi la grande baignoire pour la vider. Elle participe enthousiaste au rhabillage, amusée. Elle introduit des mots de sa langue maternelle, et nous fait partager une chanson africaine qu'elle écoute à la maison, ce que sa mère accueille en toute complicité. Marianne a d'ailleurs débuté la séance par « *Mahmed africa* » en chantonnant cette nouvelle chanson ; mais je n'ai pas eu l'agilité nécessaire pour lui signifier que j'ai reçu ce beau cadeau et que j'en étais émerveillé.

Heureusement, toujours aussi tenace et attentive, elle m'a donné à la fin l'occasion de me reprendre. En route vers l'hôpital, Jacky dira : « *J'ai rarement vu Marianne aussi apaisée* ». A l'atelier-terre, Micheline aura noté que « *Marianne était bien et qu'elle a parlé de shampoing...* » !, comme si la pataugeoire continuait.

Marianne cherche en effet à créer des liens entre les lieux autour de bonnes choses à partager. Pour elle, la rêverie ne s'arrête pas à la fin d'une activité !

Au cours de la séance, je me suis efforcé de rester disponible, n'intervenant qu'en cas de nécessité ; pour faire les liens des élaborations de Marianne, de celles de sa mère et de celles qui émanaient de leur complicité.

Au début, même si elle nous tournait le dos, allongée, elle semblait dans l'attente d'être créativement

stimulée. Elle entendait bien sa mère l'inciter à se déshabiller pour pouvoir investir la partie mouillée ; mais ayant toujours besoin d'être portée, elle attendait probablement de sa mère une plus intime proximité. Elles ne devaient pas être surprises par une telle situation momentanément figée ; c'est qu'elles ne semblaient à aucun moment paniquées. Elles ont dû jadis traverser de plus longues et rudes impasses qui les ont paradoxalement autant affectées que renforcées.

On imagine bien alors un bébé tourné vers sa mère pour être rassuré ; estimant qu'il n'a pas eu la réponse qu'il attendait, il s'en est alors détourné. Percevant que leur lien primordial s'est fragilisé, la mère s'est trouvée désemparée, ne sachant pas comment réparer ; seule et sans soutien pour l'épauler, sa capacité à mater s'est tétanisée. Incontenu, le bébé a parlé de sa peur à une mère qui ne pouvait l'apaiser. Cette peur contagieuse s'est emparée d'elles et, en l'absence d'un tiers pacificateur, ne les a pas depuis quittées.

Lorsqu'il arrive que cette douleur est ravivée, elles semblent se retrouver autour d'une commune souffrance partagée ; un silence parlant vient aussitôt s'installer. On doit alors s'abstenir tout en restant présent par la pensée ; un fil conducteur finit forcément par se tisser. Mais le déclic déclencheur n'est pas l'œuvre d'une obstination objectivante. Bien que son élaboration s'apparente à une rêverie catalysée par la pensée, dans ce contexte penser c'est subjectiver ; bien de regards et de gestes sont plus parlants que verbaliser.

Ainsi, en disant « *Marianne, ta mère est là pour s'occuper de toi* », elle s'est mise à crier et à pleurer et sa mère ne s'est pas pour autant désinhibée. Or, à

peine ai-je esquissé le geste de lui enlever un vêtement, qu'elle y consent et que sa mère s'inscrit dans cette séquence sans discontinuité.

Quand on pense émettre de « bonnes » intentions, il faut laisser le temps, leur temps à Marianne et à sa mère, de s'y identifier, sans projeter sur elles notre infructueux magma de rationalité. Le plus important au bout du compte, comme le dit la mère avec ses mots, est que « *Marianne a bien travaillé* » ! ❧



C'est encore Jacky qui nous a amenés et ramenés. Au cours du trajet, aussi bien à l'aller qu'au retour, Marianne nous est apparue particulièrement apaisée, joyeuse, en communication avec nous par le regard et le sourire et, comme toujours, alerte pour nous taquiner. A la fin, lors de la séparation avec sa mère, elle l'accompagnera jusqu'à l'arrêt du bus par un « *Au revoir maman* », toutes rassurées.

Il n'y a plus cette panique qui s'emparait d'elle lors de chaque passage de la rue au CMS, de la pataugeoire au bureau d'en face, quand il s'agissait de descendre les escaliers ou de les monter. Maintenant, le passage d'un espace à un autre se fait dans le calme et la sérénité.

Revenons à la séance qui vient de débiter. D'emblée Marianne demande « *Où est papa ?* » et sa maman de lui répondre qu'« *Il est parti travailler* » ; la voilà rassurée. Aussitôt, Marianne parle d'eau, de shampoing et participe au déshabillage en enlevant notamment son pantalon et en mettant son maillot sans se précipiter. Accompagnée par sa mère, elle

investit la zone mouillée, se met dans la grande baignoire que j'ai remplie, se laisse mouiller et arroser le corps par sa mère pendant que je reste à proximité. Elles échangent des regards, des sourires, des mots africains avec une naturelle complicité. Elles vont ensuite côté miroir tout en continuant à se parler.

Parlant de shampoing, Marianne touche ses tresses, prend le tube à crème que je lui présente et cherche à le presser de toutes ses forces avec rapidité ; je l'aide à l'ouvrir et dès qu'elle aperçoit la crème, « *Shampong sortir* », elle va s'en emparer ; elle prend de la crème et en met sur ses tresses, dans sa bouche et son regard me demande si elle peut l'avaler. Un moment après, je mets de la crème sur le miroir, j'en extrais la figure d'un bonhomme et je m'adresse à Marianne pour l'y associer. Je dis à l'intention de la mère que Marianne peut mettre la crème dans sa bouche en toute sécurité, rassurant par la même occasion Marianne qui parle de « *coupé* », mais sans aller jusqu'à couper court à l'émergence de ses questionnements sur ce qui peut l'inquiéter.

Quel serait le sens, en effet, de lui marteler que son « *corps est solide et reste entier* », alors qu'elle est justement inscrite dans une oscillante longue quête des fragments qui ne témoignent pas encore d'une Globalité pacifiée ?

Marianne brouille avec ses mains le bonhomme du miroir et revient dans la grande baignoire pour se « *doucher* ». A croire que même une représentation figurée est l'occasion de raviver chez elle la problématique de la rivalité ; elle annule ainsi tout ce qui peut, pense-t-elle, nous occuper et nous empêcher de s'en occuper. Et on assiste à un long et intense échange autour du « *bon shampoing, bon bain* »,

comme le dit la mère à l'évidence heureuse de s'occuper de sa fille et de pouvoir la materner.

Je reste côté promenoir, à leur proximité, n'intervenant que pour rassembler et lier. Elles n'ont pas besoin de moi pour échanger, d'autant que leurs échanges sont essentiellement silencieux. Il s'agit donc bel et bien de les contenir sans les parasiter.

Marianne porte à sa bouche beaucoup de crème et finit par l'avaler ; elle vide complètement le tube, le remplit d'eau et le serre fort pour le revider, cherchant à nous mouiller pour nous taquiner. La poupée elle aussi prend un bain shampoing dans la petite bassine et Marianne nous aide à la peigner ; je lui parle alors de lait pour bébé, de son bain-shampoing dans la grande baignoire et de celui dans la petite bassine avec le bébé-poupée. Nous enlevons, sous son regard attentif, la crème sur le miroir avec des jets d'eau forts, et ensuite avec l'éponge pour tout effacer.

Un jeu de représentations est ainsi ébauché.

Bien avant, Marianne m'a bien observé en train d'envelopper et sécher avec une petite serviette le bébé-poupée. Le jeu des identifications peut alors s'opérer.

Nous passons maintenant aux images des personnes en chair et en pensée.

Marianne se regarde dans le miroir et regarde sa maman l'envelopper avec la grande serviette pour lui sécher le corps et les cheveux mouillés ; devant le miroir, Marianne et sa mère se parlent, regardant le reflet de leur image. Marianne m'aide à vider la grande baignoire et regarde partir l'eau et la crème par le trou d'évacuation, en s'imprégnant de mes commentaires, maintenant pleinement rassurée ; car

elle n'est pas la seule à avoir un jour éprouvé des terreurs et des angoisses à l'idée d'imaginer que des fragments d'elle-même pourraient se perdre et ainsi s'écouler avec l'eau qui s'évacuait.

« *Elle n'a pas peur ?* », disait Marianne dans la grande baignoire. Ce questionnement a marqué sûrement le début d'une distance pacifiée avec le bébé qu'elle était. Maintenant, elle se sent rassurée de voir sa mère, à travers leurs échanges et leur complicité, réconfortée dans sa capacité à la mater. La mère qui, face à Marianne et sous notre regard, avait par moments hâte d'être la bonne mère qui - jadis - aurait manqué. « *Non, tu n'as pas peur* », a-t-elle répliqué à Marianne, assurée cette fois de sa capacité à exorciser cette peur, leur peur, de l'en préserver et de s'en préserver.

Marianne fonctionne dans un échange joyeux où la taquinerie est de plus en plus dosée ; le moment du rhabillage est alors aisé. A la sortie, elle manifeste un élan vers toutes les personnes croisées. ❧



Dès le départ, la séance débute dans la continuité. L'investissement de la pataugeoire, le déshabillage, les moments autour de l'eau - notamment le bain-shampooing -, la fin avec le séchage et le rhabillage, jusqu'au passage du haut en bas des escaliers,... toutes ces séquences se sont bien déroulées.

Calmement, Marianne y participe par les gestes, les regards, les mots, autant par la parole que par une intense activité. Les échanges entre elle et sa mère se nouent de plus en plus autour des chansons africai-

nes rythmées et verbalisées. Leur silence parlant de l'autre fois cède le pas devant une créative sonorité.

Face au miroir, pendant que sa mère lui sèche ses tresses, Marianne nous montre du doigt son image en nous disant « *C'est Maryama* », et elle nous regarde pour nous le confirmer ; c'est le prénom que son père, musulman, lui a attribué. Elle a alors demandé « *Maman, maman, où est papa ?* », et elle entend que « *Papa est fatigué, il est resté se reposer* ». Elle ajoute « *Papa va venir ?* », comme si elle voulait fêter et partager avec lui ce prénom, un lien de plus qu'elle s'est bien approprié.

Quant à « *Mayama* », ce fut un prénom que sa famille élargie d'Afrique lui a restitué. Un don sacré qui l'a ancrée et enracinée à un moment où elle peinait à ré-émerger.

La veille de la pataugeoire, Marianne avait dit à sa mère « *Demain* », comme pour la lui rappeler. Vers la fin de la séquence-miroir, alors qu'elle nous entend parler de la fin de la séance, elle réplique : « *C'est fini ?* », comme pour s'en assurer. Je lui dis : « *C'est fini pour aujourd'hui* », et elle répète : « *Aujourd'hui* », sans contester. Un moment après, elle dit : « *Mardi* », qui est bien le jour où nous avons l'habitude de nous retrouver.


Ainsi, nommée, elle devient capable de saisir les nuances du temps et de s'y repérer. Le temps que sa mère juge précieux ; elle est la première à nous attendre devant la pataugeoire, ce qui nous incite à nous hâter. ❧



Cette fois, après quelques hésitations et quelques réticences dans un climat de taquinerie, Marianne touche ses tresses, demande du « *shampoing* » et parle d'« *eau* » et de « *poupée* ».

Devant le miroir, sa mère lui met de la crème sur ses tresses et sur son corps mouillés. Marianne regarde son image, attentive et souriante, apaisée. Elle parle de « *bouche* » en touchant sa bouche fermée ; sa mère lui met de la crème sur sa lèvre en lui disant qu'elle n'est pas dangereuse et Marianne finit par l'avaler...

J'ai incité Marianne à bien profiter du moment car la séance ne va pas tarder à s'achever. Elle s'est montrée très étonnée à l'idée de devoir interrompre ce qu'elle faisait ; elle s'est alors précipitée pour s'arroser le corps, boire de l'eau, se remettre du shampoing en disant « *C'est fini ? , c'est fini ?* », cherchant à prolonger la séance, bien décidée.

Maintenant, elle veut avoir une réelle emprise sur la réalité parce qu'elle est de plus en plus capable de la comprendre et de s'y repérer. Ayant une juste représentation de notre temps chronologique, elle semble introduire sa propre subjective temporalité. Elle réussit ainsi au fil du temps à nous amener à assouplir ce qu'elle pouvait percevoir comme des règles rigides, figées. 



Les parents se sont rendus à un « *rendez-vous important* » qu'ils ne pouvaient déplacer. Pour nous avertir, ils se sont arrangés pour nous téléphoner.

Marianne les réclame beaucoup ; c'est comme si elle ne comprend pas pourquoi ils se sont absentés. Elle parle alors de Bernard qui nous a déposés à la pataugeoire et de Jacky qui nous y a des fois accompagnés. Comme ils ont aussi l'habitude d'accompagner les parents à l'arrêt de bus, elle se demande probablement s'ils ne peuvent pas aller les chercher ; nous associons pour l'apaiser.

A peine ses interrogations clarifiées, elle participe au déshabillage en enlevant ses vêtements et en mettant son maillot sans être aidée. Lorsque je mets les sabots en commentant, elle m'observe et m'écoute ; elle laisse ses sandales dans la partie sèche avant d'investir la partie mouillée.

Au cours des séquences autour de l'eau, elle prend un « *bain-shampooing* » après m'en avoir parlé. Elle me demande de façon très naturelle de faire des choses à sa place : mettre la crème sur ses tresses, sur sa peau, sans que mes attitudes ne soient synonymes de permissivité. Il est vrai aussi, qu'avec son père, elle a l'habitude de se faire mater. Un moment après, tout en me réclamant encore du « *shampooing* », elle en met sur ses lèvres, dans sa bouche, et face au miroir elle finit par en avaler.

Marianne apparaît apaisée comme un bébé qui se sent bien couvé. Elle ne semble pas alors enthousiaste de m'entendre parler de « *Marianne grande fille* », mais sans en être cette fois contrariée. Au séchage et au rhabillage, j'entends « *Tanton, tanton* » avec des rires pour me taquiner ; elle me parle avec des mots africains noyés dans une belle sonorité. Je viens donc d'intégrer sa famille déjà bien élargie et qui ne cesse de s'étoffer. ☞



Me tenant par la main, Marianne monte rapidement en disant « *Maman, maman* » jusqu'au bout des escaliers. Ne trouvant pas sa mère, je vois alors sur son visage une déception bien marquée. Je la rassure aussitôt en lui disant qu'aujourd'hui sa mère ne va pas s'absenter.

Comme le lieu-pataugeoire est aussi utilisé pour une autre activité, Marianne va alors m'aider énergiquement à vider, pousser et tirer.

La mère arrive enfin. Marianne l'écoute attentivement dire que la semaine dernière ils se sont absentés pour aller à l'école de Nana s'assurer qu'elle « *continue toujours de bien travailler* » ; et qu'aujourd'hui le papa est parti travailler. L'air convaincue, Marianne prend un « *bain-shampooing* » bien venu.

Elle va dans la grande baignoire pleine d'eau pour y rester un bon moment à rêver. Ensuite, devant le miroir, sa mère lui met la crème sur son corps et ses cheveux tressés. Elles échangent tout naturellement des mots africains. Marianne se montre très gratifiante vis à vis de sa mère par les gestes, les regards, les sourires et par « *Eh maman, eh maman* », comme pour consolider leur élan partagé ; et sa mère de la gratifier à son tour : « *C'est bien Marianne* ».

Au cours de la séance, et lors du séchage et du rhabillage, Marianne parle de « *Tanton taper* » et de « *Papa va taper* ». Nous la rassurons qu'à la pataugeoire personne ne peut la taper ; que les petites fessées données par papa ne sont pas dangereuses et ne doivent pas l'inquiéter ; que peut-être, elle nous parle de « *taper* » pour nous taquiner. Marianne baisse son maillot en riant, se tape les fesses en

disant « *Tanton... taper... fessées* ». Je lui dis qu'elle préfère peut-être avoir des petites fessées de tanton pour échapper à celles que papa peut lui donner. Elle répond « *Oui* », convaincue et très amusée ; « *Oui, c'est ça* », ajoute sa mère pour confirmer.

Ainsi, les fessées de tanton ne font qu'amuser Marianne et l'image du bon papa se trouve préservée. En dehors du tanton de la pataugeoire, Marianne a d'autres « *tantons* » à proximité. Dans chaque lieu, elle tisse des liens familiaux et leur assigne ses fonctions préférées. ❧



Marianne est avertie de mon absence ; « *Mahmed, Mahmed* », a-t-elle répliqué. ❧



Nous ne nous sommes pas rendus compte que c'était la dernière pataugeoire de l'année. J'apprendrai après la séance, en fin d'après-midi, que nos rencontres avec Marianne sont bel et bien définitivement stoppées. On cherche alors à me persuader qu'il me faut continuer mes recherches sur le secteur parce que « l'hôpital de jour n'est pas le lieu idéal pour "promouvoir" l'interculturalité... » ; comme si le questionnement réciproque des cultures ne se justifie que par une forte présence - questionnante - d'« étrangers » !

Or, je n'ai jamais envisagé d'interrompre cette prise en charge de façon prématurée. Même la famille a fait des sacrifices pour pouvoir s'engager dans la

durée ; la durée : le temps nécessaire à une ré-émergence pacifiée.

Marianne fêtera bientôt sa dixième année ; mais sa ré-émergence - à travers la quête de son africanité - n'est pas encore totalement fortifiée. ❧



Depuis l'interruption brutale de nos rencontres avec Marianne, nous l'avons définitivement perdue de vue. C'est son père, quand je le croisais, qui m'apportait de ses nouvelles et qui me parlait des professionnels auxquels elle était confiée. Il continuait de regretter l'arrêt de notre prise en charge sans pour autant nous culpabiliser ; c'est par son regard qu'il pouvait tout me communiquer : tantôt inquiet, tantôt interrogatif, mais c'est vers l'espoir de jours meilleurs que ses yeux restaient toujours rivés.

Ce regard me rappelait en permanence Marianne.

A chaque fois qu'elle paraissait difficile à cerner, c'est par son regard qu'elle se faisait repérer. En fonction de la sensibilité de chacun vis à vis de l'étrange et du familier, on assignait à ce regard le pouvoir d'hypnotiser, de séduire, de capter, de questionner, et parfois même d'inquiéter et d'alarmer,...

Mais il y a aussi ce regard intérieur apparemment muet mais oh combien parlant. Un regard tourné vers un ailleurs qu'elle nous invitait à découvrir et à décrypter. C'est avec ce regard qu'elle a pu contenir et préserver des événements fondateurs à un moment où ils paraissaient incontenables par sa pensée.

Bien souvent, elle nous disait « *Regarde* » avec force, car voir n'a pas la force de regarder. Devant le miroir, elle regardait son image qu'elle voyait et nous incitait par son regard à la regarder. Pour Marianne, regarder c'est interioriser, mentaliser ; on comprend alors pourquoi ses « *bobos [à] la tête* » n'étaient pas dus essentiellement à une visible intense activité. Et lorsqu'elle était épuisée de regarder, la lueur disparaissait pour se ressourcer. ❧

Se ressourcer.

Les enfants dits « autistes » dont nous parlons ne sont pas des abstractions épistémiques, des métaphores conceptuelles ou des êtres interchangeables.

Si les différents professionnels auxquels ils sont confiés les réduisent exclusivement à leur propre regard, aucun de ces regards ne peut légitimement s'ériger en « norme » ni prétendre témoigner - à lui seul - d'une globalité ; la globalité d'une personne, unique, en chair et en pensée.

Pour autant, pourvu qu'elles soient cliniquement éclairantes, toutes les approches et toutes les tentatives de compréhension et d'exploration sont toujours instructives et pleinement justifiées. En effet, les causes peuvent être multiples et variées. Les différents facteurs n'interviennent jamais de façon isolée car ils interagissent avec une dynamique permanente, ce qui produit de la complexité. Dès lors, toute approche qui tend à simplifier ne fait que morceler et enclaver.

Que l'« origine » de l'« autisme » soit psychologique, génétique, neurologique, environnementale,... ce sont toujours des personnes que nous sommes amenés à rencontrer ; et la personne dite « autiste » est elle aussi un être singulier.

Les professionnels doivent donc coopérer ; échanger leurs différents regards et les articuler, aussi bien pour diagnostiquer que pour « soigner ». Ce n'est qu'ainsi qu'ils peuvent restituer à l'« autiste » une perception unifiante de ses fragments qui le réconforte dans sa globalité.

Cependant, de telles investigations mêmes globales ont fatalement toujours lieu après-coup : lorsque les effets de l'évènement traumatisant sont enfin remarqués, l'enfant en a été - déjà - bien marqué. C'est pourquoi, à un moment, en fonction de chaque situation, l'écoute de l'enfant doit se centrer sur son vécu des effets de ce qui l'a sidéré ; et c'est au sein de la constellation familiale qu'on peut comprendre comment et pourquoi la relation s'est figée au point que, de part et d'autre, le familier est devenu « étranger ».

Il y a donc bel et bien d'une part « l'évènement », et d'autre part la sidération qu'il a générée.

La sidération est d'autant plus profonde que l'enfant est immature, se sent seul livré à lui-même, en l'absence d'une parole qui vient de ses proches pour le secourir, ou d'un sursaut de lui-même pour le délivrer.

Bien souvent, l'illusion thérapeutique s'épuise à courir derrière « l'évènement » ; un évènement dont seul l'enfant, en étant le seul vrai sujet et témoin, peut un jour le révéler.

Que l'évènement ait frappé l'un de ses fragments, sa chair ou sa pensée, il en est fortement éprouvé dans sa globalité. Pour pouvoir en témoigner, l'enfant a tant besoin de faire partager en toute confiance ce qu'il a pu éprouver lorsqu'il s'est trouvé - seul - face

à un « évènement » qu'il ne pouvait ni comprendre, ni maîtriser.

Ainsi, ce n'est qu'une fois que l'environnement humain (famille, entourage proche, entourage humain en général) - notamment à travers la personne du thérapeute - est redevenu sujet de fiabilité, que l'enfant va laisser libre court à toutes ses émergences jusque là contrariées.

* * *

Aussi bien dans leur structure que dans leur fonctionnement, bien des institutions psychiatriques et médicales présentent - de nos jours - un caractère foncièrement pathogène qui culmine à travers leurs approches des enfants dits « autistes », ces êtres ainsi symptomatiquement nommés.

En psychiatrie, les pratiques sont souvent à la fois morcelantes et enclavantes ; elles produisent ainsi elles-mêmes de la « psychose », de l'« autisme »..

La surmédicalisation de certains de ces enfants les réduit à des assistés chroniques ; elle s'emploie à aveugler leurs Signes de Reconnaissance somatique, précipitant - au fil du temps - l'effondrement de leurs naturelles capacités de défenses dans leur Globalité.

Cette non-rencontre est profondément inhérente au tarissement - structurel et culturel - d'une source humaine de pacification ; tarissement en écho, chez les professionnels, avec l'absence d'un réceptacle mental qui soit contenant ; si bien que ce qu'ils nomment « autisme », « psychose » n'est que le symptôme de leur incontinence mentale ; car ces

enfants, lorsqu'ils sont réellement préservés des nuisances institutionnelles, sont capables de dire par eux-mêmes des choses sur eux-mêmes et sur nous-mêmes, susceptibles de nous éclairer.

Cependant, ce tarissement ne peut être étranger d'une part, à notre - énigmatique - appartenance, qui se veut exclusive, à la « lignée névrotique », et d'autre part, à notre inquiétante fascination pour notre condition de « civilisés ».

Si bien qu'actuellement, le regard de l'homme « névrosé », « civilisé », dressé par la rationalisation, est réduit, aussi bien au Dedans qu'au Dehors, à des fragments qui ne peuvent témoigner d'une Globalité : "heureux" à l'extérieur, il est fort angoissé à l'intérieur ; méconnu des Signifiants pacificateurs, il est conduit à couvrir sa tourmente ; constamment habité par la peur, sa propre peur, tout lui fait peur... surtout ce qui revient de son fond intérieur mais révélé à l'extérieur, par l'extérieur où il a coutume de puiser les raisons non coûteuses pour se rassurer.

On le voit, le recours à cette source de pacification, pourtant si compromis, est la seule voie à toute quête d'authenticité.

Aujourd'hui, notre devoir de Secourabilité nous ordonne de remonter à cette source, notre source ; ce voyage est mentalement très « coûteux » : car nous n'allons pas nous-mêmes à la rencontre de nous-mêmes les mains vides ; nous devons être porteurs d'une Médiation Globale pacifiante qui exalterait la source à couler et donc - l'Autre à secourir -, à s'émerveiller, pour se révéler.

* * *

A entendre les discours actuels des officiels supposés savoir, l'étiologie de l'« autisme » reste ainsi mystérieuse ; ce qui, dans le même temps, ne les empêche pas d'avoir à ce sujet des positions hermétiques dépourvues de perspectives.

C'est qu'avec de telles affirmations, la porte s'ouvre à la prolifération abusive « d'approches », de « modèles »,... autant de chapelles qu'il y a de maîtres à penser.

Des lieux que ne tisse aucun lien de sens, devenus de véritables enclaves qui produisent sur ces enfants des fragments de regards bien souvent irréels et toujours restreints et figés.

Devenu objet épistémique, l'enfant est alors décrit comme « *absent* », « *ailleurs* », « *vide* », « *réfugié dans une coquille* », « *enfermé dans des stéréotypies* »,... : des abstractions bien étrangères à l'enfant en chair et en pensée.

« *Absence... vide... enfermement...* », le portrait idéal d'un Autre, autre. Un autre fondamentalement autre parce qu'il échappe au regard objectivant, quantifiant, certain ; un regard, ce regard qui permet au professionnel de maîtriser, de contrôler... au fond... de se maîtriser, de se contrôler face à ce qui lui apparaît comme étrange... un étrange qui peut devenir inquiétant. Car si le professionnel se laisse déborder par le supposé étrangeté inquiétant qui vient du Dehors, l'étrangeté inquiétant qui revient du Dedans ne tardera pas à le submerger.

Des réactions extrêmes : d'un côté, l'illusion de contrôle, de maîtrise, qui culmine dans les mots utilisés pour décrire l'enfant ; des mots qui constituent un code - tribal - tout naturellement inaccessible aux autres tribus... De l'autre côté, une indomptable ruée vers l'esthétique où le sens cède le pas à une chimère poétique : « enfants du silence », « forteresse vide », « forteresse éclatée »,...

Frances TUSTIN, la très pertinente psychanalyste anglaise, a avoué son incapacité à soigner des enfants dans les institutions. Elle parlait de « choses » qui la parasitaient, sans aller jusqu'à les nommer. C'est dire que l'aberration institutionnelle est universelle, contagieuse, bien partagée.

Et c'est toujours dans des colloques, dans des revues, que des « débats » - de vrais monologues - trouvent leur point de chute. Le désarroi inconscient est tel que certains succombent au spectacle télévisuel ; et images à l'appui, ces enfants sont tantôt « *vides* », tantôt capables de prouesses... forcément névrotiques. Ainsi, de l'abstraction à l'image, il n'y a jamais de place pour l'être unique et bien vivant qu'on pense avoir cerné.

C'est que l'institution, désavouée par ses « malades », prise réellement en tenailles entre l'étrangement inquiétant du Dehors et l'étrangement inquiétant du Dedans, finit par s'effondrer. Elle a longtemps refoulé son incapacité à élaborer et à formuler des Signifiants Pacificateurs. Avec l'effondrement, autrement dit l'échec du refoulement, le retour inopiné de ce qu'on ne veut pas « voir » et « entendre » doit être projeté au dehors, fixé et daté à l'extérieur,... : c'est le sens de ce recours à un ailleurs, une mise à distance de l'enfant dit « autiste », cet étrangement

inquiétant dont les professionnels tentent inconsciemment, avant tout, de s'en défendre et de s'en protéger.

Mais cette image accessible à tous, à l'intention de tous, catalysée par l'identification adhésive, trame - inconsciemment - l'implication de tous. Les travers de l'institution ne sont pas étrangers à la société qui la fonde ; société qui est alors à son tour interpellée.

Au fond, outre l'incontinence mentale, s'il y a un bien bien partagé entre l'institutionnel et le citoyen, c'est bien son corollaire : l'impatience, un mal profond qui mine et ronge la pensée.

On les voit très énigmatiques, ces enfants, mais on ne leur laisse pas le temps, leur temps, pour dire quelque chose d'eux-mêmes, par eux-mêmes. C'est qu'on leur demande de produire, de faire, de respecter le « cadre ». Si bien que toutes les conditions sont réunies pour faire barrage à leur légitime Demande à Être longtemps étouffée.

Le terme « autiste » est à la fois réducteur et handicapant ; réducteur parce qu'il simplifie la riche complexité du monde intérieur de l'enfant, et handicapant parce qu'il fait obstacle à son émergence. Mais ce terme, là encore, signe une mise à distance, un rejet : l'« autiste » est alors surtout celui qui « *ne parle pas* », « *n'entend pas ce qu'on lui dit* » ; si bien qu'en sa présence, les professionnels ne cessent de parler, d'en parler !

Et on va même jusqu'à lui demander de parler, de dire des mots... comme s'il ne parlait pas ; pourtant, il parle, leur parle, mais autrement qu'avec des mots : un langage qui leur est étranger alors qu'il nous est au fond bien familier.

C'est que les professionnels n'entendent que ce qui leur parle avec des mots. Pour eux, parler c'est essentiellement verbaliser. Même ceux, pourtant adeptes - dans le discours - de la « *vérité* » et de la « *subjectivité du Sujet* », restent - dans la pratique - à l'assaut et à l'affût des mots, leur seule norme privilégiée.

Les professionnels qui entourent l'enfant dit « autiste » formulent de bonnes intentions pour lui, pour son bien ; au point de le faire bien souvent sans lui et si besoin contre lui.

Mais avec le temps, cet enfant finit par les mettre face à leur incertitude intellectuelle ; il les conduit inmanquablement à faire l'expérience des limites, de leurs limites : intellectuelles, affectives,... somme toute leurs limites « humaines » ; celles d'aujourd'hui : foncièrement fragiles et vulnérables. Ces limites étant fortement sollicitées et constamment questionnées, l'enfant réactive chez eux leur propre inquiétante étrangeté : autrement dit, le sentiment que ce qui était jusque là familier et rassurant cède le pas devant ce qui vient les dérouter.

Ainsi, l'étrangement inquiétant qui revient du Dedans, réactivé par la rencontre ou plus exactement par la non-rencontre avec l'enfant, amplifie l'étrangement inquiétant qui vient du Dehors, ce qui rend le rejet - essentiellement inconscient - encore plus massif (dénî du désir de l'enfant, mises à distance, projections,...).

Cette spirale de l'inquiétante étrangeté, qui dévoile la profonde incontinence des professionnels, s'installe avec la chute de cette grande "vertu" professionnelle, le paravent trompeur : la rationalisation. La rationalisation qui ne prémunit pas de ce qui menace de

l'Intérieur, et que ce qui vient de l'Extérieur ne fait que révéler.

FREUD, rendons-lui justice, a toujours cherché à nous éclairer sur l'« *UNHEIMLICHE* » : « *ce qui [en apparence] n'appartient pas à la maison et pourtant y demeure* ». D'ailleurs, le père de la psychanalyse, a passé sa vie à tenter de pacifier ses malades en essayant de s'éclairer ses propres zones d'ombre avec une laborieuse lucidité.

On ne peut donc visiter le monde de l'« autisme » sans avoir exploré son « *UNHEIMLICHE* ». Mais cette exploration va bien au delà de la simple envie de doper son « moi » pour se sentir mieux, « *bien dans sa peau* » en toute tranquillité.

Cette exploration a rapport avec le Désir, donc forcément avec l'Inconscient, aussi bien l'Inconscient « individuel » que l'Inconscient « collectif » rarement exploré, visité, dé/rangé.

Il s'agit pour la personne d'avoir le Désir d'accéder à sa vérité, sa propre vérité ; c'est un voyage au bout duquel on risque d'être contrarié par ce qu'on apprend sur soi, avec pour espoir, énorme, de revenir mieux éclairé : un pas vers une réelle visite de sa Globalité.

Une étape, car ce qui revient du dedans ne raconte notre vérité que dans la mesure où il est questionné par notre altérité.

Quand on pense à la volonté acharnée, individuelle et collective, pour cimenter le refoulé... de peur de l'affronter... on imagine mal, de nos jours, l'émergence de fervents désirs pour explorer notre « *UNHEIMLICHE* » avec sincérité.

Et on finit par se demander pourquoi ce qui paraît mentalement inaccessible pour beaucoup n'a pas échappé à FREUD, même si sa pensée en a été parfois tourmentée ?

La réponse n'est pas dans l'œuvre de FREUD ; elle n'est pas inhérente à sa pensée. Elle émane de ce qui lui a permis de penser sa pensée ; ce n'est pas l'effet d'une structure mais le reflet d'une culture dans ce qu'elle a de singulier :

« Je suis né de parents juifs, je suis resté juif »,
disait-il en toute simplicité.

Il était donc juif et donc - quelque part - forcément un errant. La psychanalyse demeure ainsi, avant tout, l'authentique parcours d'un errant ; et la métapsychologie, la trace de cette errance, à la fois questionnante et questionnée.

La pensée de l'errance ne s'accommode guère de l'illusion de la réalité, et encore moins d'une stérile matérialité. Au delà d'une potentielle terre promise, la pensée de l'errance a toujours scellé son sort à une terre réellement conquise : une aire mentale d'une prometteuse fertilité...

On imagine l'errant « ailleurs » ? Il est tout simplement avec sa tête !

* * *

Ma Rencontre - la première - avec les enfants dits « autistes » et les enfants dits « psychotiques » fût le fruit d'une apparente simple curiosité. J'ignorais

alors que cette Rencontre allait avoir un écho retentissant sur la nécessité d'explorer l'incontournable, dans mon fond intérieur, mon « *UNHEIMLICHE* ».

Grâce à eux, avec eux, j'ai eu réellement l'occasion de visiter - autrement - ma maison, ma propre maison que je croyais pourtant bien habiter.

J'étais alors intrigué par leurs langages, ces langages non verbaux, bien singuliers : discrets, variés, souvent insistants, toujours nuancés, à première vue « étrangers »...

Au fil du temps, j'étais amené à m'interroger sur l'existence possible - chez ces enfants - d'une dimension cachée ; une dimension - au delà des mots - qui témoignerait des secrets de leur monde intérieur.

En même temps, j'étais tenté d'imaginer ce qui aurait pu, un jour, les sidérer au point de les laisser sans mots ; tel un pot d'argile enseveli après une tempête...

J'ai alors appris avec le temps que les couches de sable représentaient toutes les méconnaissances et les incompréhensions que ces enfants ont dû subir. Et l'apparent silence se révélait comme le signe du grand écart entre leur évidente et active Demande à Être, et les demandes de faire plaquées auxquelles ils étaient constamment soumis avec une apparente passivité.

Leur Demande à Être avec leurs langages propres ; leur gestualité, leur sonorité, leurs regards, leur bave « incontenable », leur pipi « incontrôlé »,... : des langages parlants. Ils sont capables, ensemble, à partir d'un son qui vient de l'un d'entre eux, d'élaborer une sonorité, leur mélodie ; une mélodie harmonieuse : leur code secret pour se parler. Lorsque l'adulte

accepte leur mélodie, ils continuent à l'inscrire durablement dans le temps... jusqu'à ce qu'ils acceptent, à leur tour, que cet adulte introduise un son en lien avec leur propre sonorité... et leur mélodie finit par être une élaboration commune... jusqu'au jour où c'est l'adulte, cette fois, qui introduit un son, son son, les amenant - patiemment - à composer avec lui une autre mélodie, cette fois commune et partagée.

Ce qui s'ébauche là avec eux, minime soit-il, préfigure de grandes élaborations ; ce petit pas est un schéma de représentation pour le long chemin qui leur reste à parcourir ; mais ce petit pas là laisse, leur laisse, une trace bien ancrée : leur trace.

Ces enfants résistent - avec rejet - à ce qui est « greffé » car violemment plaqué ; au fond, ils n'avancent que sur leur propre trace, celle qu'ils ont inscrite et authentifiée.

Ces enfants demandent de la patience : une qualité humaine primordiale qui ne s'acquiert pas par le « savoir », d'autant plus que l'univers culturel ne valorise pas sa portée. Que dit-on à un enfant qui a bavé ? :

« Non ! je ne veux pas de bave... de ta bave... je ne comprends pas ce que tu me dis avec la bave... je veux des mots... » !

Et la bave de continuer bien évidemment à couler ; à couler encore plus fort et plus durablement, surtout quand on cherche à l'essuyer... et l'enfant ne dira pas pour autant les mots exigés.

Empêcher aveuglément la bave de couler, c'est empêcher l'enfant de parler.

Car, cette bave est une forme de langage oh combien parlant qui lui sert à communiquer. Il y a la bave :

tantôt liquide, tantôt épaisse ;
tantôt continue, tantôt discontinue ;
tantôt retenue sur les lèvres, tantôt sur le menton ;
tantôt déposée sur le sol, tantôt sur l'épaule d'une personne ;
tantôt accompagnée d'une sonorité, tantôt annonçant un léger sommeil ;
tantôt à un moment précis de la séance, tantôt pendant toute la séance ;
tantôt après un « mot » qui a « surpris » tout le monde, tantôt quand l'enfant se sent assailli par les mots des autres ;
tantôt après une colère, tantôt pour l'annoncer...

Il reste à l'adulte à puiser dans ses intuitions cliniques pour associer autour de ces actes posés.

Il y a donc la bave pour penser (pensée flottante, pensée posée) ; la bave pour ré/fléchir ; la bave pour projeter ; la bave pour discerner ; la bave pour se réguler ; la bave pour se rythmer ; la bave pour (se) différencier ; la bave pour se défendre et se protéger...

Accepter la bave de l'enfant et lui restituer ce qu'on a pu en comprendre, signifie qu'on l'a accepté lui-même dans ce qu'il est, pour ce qu'il est. Ces Signes de Reconnaissance résonnent pour l'enfant comme une acceptation authentique : « désintéressée » et « sans contrepartie ». Et lorsqu'un jour, il sortira de sa bouche des mots - probablement en lieu et place de la bave - c'est, parce qu'à son tour, il nous aura accepté ; et il aura parlé « comme » nous, avec des

mots, nos mots redevenus ses mots, pour signifier cette authentique acceptation née d'un élan partagé.

Il en va de même pour le caca et le pipi dont l'enfant se sert pour échanger ; autour du jeu de retenir, contenir ou se vider...

Cette expérience de l'Intérieur est un exemple parlant du caractère indivisible de la globalité de la personne qu'il faut préserver.

Le corps en chair, pourtant visible, palpable... existant... n'est confirmé dans sa raison d'être qu'une fois reconnu ; il ne parle que lorsqu'il est parlé, parce qu'il est parlé.

Mais parler est irréductible au verbe et est au delà du mot.

La Parole est toujours l'authentique visage - paisible et tourmenté - de la vie ; le mot est bien souvent le cri révélateur d'un acte majeur pour la survie.

Pour l'enfant, la bave, le caca, le pipi relèvent de cette expérience primordiale de l'Intérieur ; l'intérieur du corps, son propre corps.

Pour contenir à l'extérieur ce qui vient de l'intérieur, l'objet petit pot doit acquérir la valeur symbolique d'un contenant.

L'enfant dit « autiste » saura contrôler son pipi, saura faire ou retenir son pipi, le jour où il aura pu s'approprier ce qui vient de son Intérieur comme étant l'émanation de sa propre élaboration ; après que ceux qui l'accompagnent aient dû reconnaître, accepter et partager avec lui, la valeur symbolique de cette expérience d'un intérieur mentalisé.

Ainsi, bien souvent c'est sur fond de panne en Parole que le corps en chair - dernier bouclier - finit à son tour par s'effondrer : automutilations, « corps à corps » violent, peau fortement marquée des tensions extrêmes, « évitement total », « repli systématique », somatisations graves et ramifiées,...

Et on vient à se demander comment leur environnement humain finit par s'enliser dans une telle incontinence, aussi bien structurelle que culturelle ?

* * *

A croire qu'au cours de son cheminement d'un état dit « primitif » à un état dit « évolué », l'homme se serait vu progressivement empêtré dans un destin qui se voulait ou se devait - exclusivement - « névrotique », pendant que se désagrégeaient fatalement certaines dimensions de sa Globalité.

L'inscription de l'homme sur la « lignée névrotique » semble lui avoir coûté de primordiales amputations. Il en garde un souvenir vivace, parfois fort résistant, comme en atteste encore dans certaines cultures sa secrète fascination pour le magique, l'irrationnel, l'imprévisible, le sacré,... et aussi et surtout son intime émerveillement devant les spectacles de la subjectivité, même étrange, inquiétante... Tout un monde évaporé ?

La psychogénèse, catalysante de l'achèvement névrotique, s'emploie à l'enfouissement de ce monde de façon acharnée.

Si bien qu'aujourd'hui, chez l'homme dit « civilisé », cet enfouissement s'apparente - de plus en plus - à

une fâcheuse rupture ; rupture radicale avec ce monde, et donc avec ce qui le « protégeait » de ce monde : ce qui empêchait l'énigmatique, l'étrange, de se transformer en l'étrangement inquiétant. Que ce monde vienne un jour à lui réapparaître, et la panique s'empare de lui ; il se découvre alors fragile, vulnérable et il apparaît difficilement secourable pour quiconque désire le pacifier.

Après coup, il apprend à ses dépens que ce qu'il a gagné en futils - car trompeuses - "civilités", il l'a perdu en humanité.

Et à défaut d'une pacification qui revient du Dedans, l'homme « névrosé » / « civilisé » se fabrique des protections qui viennent du Dehors ; des protections instrumentées. A défaut de retrouver ses Signifiants Pacificateurs, il ne reste à cet homme - en panne intérieure - que de trouver des objets protecteurs : objets froids, déshumanisés, à son image ; le reflet d'une défense figée, sélective et oh combien dérisoire car au fond désarmée.

Ainsi, « l'œuvre civilisatrice » n'a fait que parachever ce que le processus de névrotisation a très largement entamé : le tarissement d'une source humaine de pacification. Une source qui préserve ses vertus en coulant, et qu'on ne redécouvre - de nos jours - que par défaut, impuissants et désabusés.

Ce sont des Signifiants-mots arabes et leurs ramifications qui éclairent les curieux paradoxes de cette source : *[AL-INSANIAH]*, l'humanité humanisante, porte le poids du temps, *[AL-SINN]* ; un temps à la fois signe de convivialité *[AL-OUNSS ; AL-TASANNI]*, et propice à l'oubli *[AL-NISSIANN]* qui peut la menacer !

Et si de tout temps, une pensée humaine éclairée et éclairante pouvait réduire l'oubli à une simple effaçure, aujourd'hui l'homme « névrosé »/« civilisé » semble conduit à entériner cet oubli en effacement ; il perd ainsi la trace du chemin qui mène à la source et du coup l'espoir d'y remonter.

Faisons alors comme si l'histoire de cette source nous était contée.

* * *

Il était une fois, un pot d'argile... un pot d'argile contenant de notre humanité... un pot d'argile qui ressourçait des Signifiants pour nous pacifier...

Et si tout être en émergence pouvait ressentir qu'il était d'emblée désiré et attendu, c'est parce que ce réceptacle était à la fois le ventre de la mère et son prolongement... Grâce à des Signes de Reconnaissance, les mots et aussi et surtout ce qui est au delà des mots - d'énigmatiques langages -, l'être humain pouvait ainsi grandir et accomplir sa complexe destinée...

Une destinée tourmentée par des passions intérieures, et secouée par des tempêtes extérieures ; et des Signes de Reconnaissance qui s'emploient à la préserver de ce qui la questionne de l'intérieur et de ce qui l'interpelle de l'extérieur ; la préserver... en allant puiser dans le pot d'argile la nécessaire énergie pacifiée...

Une pacification si primordiale pour l'émergence et l'achèvement progressif de notre Globalité... Une Globalité à la fois Sujet et objet d'une quête qui - à vrai dire - n'est jamais achevée...

Une Globalité irréductible aux apparents fragments qui la composent... une Globalité davantage plus signifiante que l'ensemble des signifiants qu'elle recouvre... enfin, une Globalité foncièrement traversée par de subtiles nuances et d'infinis paradoxes qui nourrissent sa vitalité...

Au commencement, on peut imaginer que l'histoire de notre humanité dans sa fonction contenant a connu un moment primordial : celui de l'émergence de fragments qui, à travers leur achèvement progressif, sont amenés à témoigner de notre globalité.

Au fil du temps, la nécessaire continuité d'être dans une globalité pacifiée se heurte immanquablement aux exigences de l'altérité. Et ce sont ces naturels conflits de demandes, interpersonnels et intrapsychiques, qui alimentent les questionnements réciproques fondateurs de notre singularité.

Mais outre ces aléas inhérents à l'intersubjectivité, l'environnement peut lui aussi altérer l'émergence ou l'évolution d'une ou de plusieurs dimensions de notre globalité ; sans oublier, par ailleurs, d'éventuelles failles et lacunes héritées.

Si bien qu'un jour, aussi bien l'enfant que son entourage se trouvent la proie de l'inquiétante étrangeté.

Ainsi, au sein de la famille, des proches, l'enfant vient de les intriguer, les questionner, les alarmer... ; à son tour, il va à un moment particulier penser ou s'imaginer que l'attention habituelle lui a manqué. C'est comme si des signifiants fondamentaux n'opèrent plus et que le pot d'argile n'est donc plus accessible, à sa portée.

Une situation angoissante de nature à dérouter.

La relation entre l'enfant et son environnement humain est marquée - alors - par une méconnaissance réciproque. L'enfant qui voit ou s'imagine son environnement changer, finit par changer à son tour : « *Je ne le reconnais plus,... il n'est plus comme avant* »... « *et puis, un jour il n'a plus (re)parlé...* ». En effet, l'enfant qui trouve son environnement méconnaissable ne s'y retrouve plus. Il ne lui reste alors que son monde intérieur pour se retrouver.

On dit - de l'autre côté de la méditerranée - de quelqu'un, bien souvent âgé, donc supposé sage, et qui s'interroge dans le silence soucieux de ce qui l'entoure : « il est avec sa tête » .

Sidéré de ce qui l'entoure, l'enfant prend du recul : silencieux... il est avec sa tête. Il ne s'enferme donc pas dans une « coquille », et il n'est pas « ailleurs ». Il reste habité par la parole ; s'il ne parle pas, c'est parce qu'éprouvé par la précédente méconnaissance, il pense qu'on ne l'entendra pas.

Notre panne à le comprendre et à l'approcher nous conduit à penser qu'il est « absent », ou qu'il est en train de « démanteler ».

Certes, si la sidération de l'enfant a été forte, et si l'environnement humain tarde à réapparaître sous le même visage rassurant, le précédent risque de modeler leurs relations ultérieures dans la durée.

Mais au fond, la situation de cet enfant sidéré n'est pas étrangère à celle d'un naufragé ; pendant qu'il s'active à organiser sa survie, il a toujours le regard - surtout le regard intérieur - rivé vers les horizons lointains : il est intimement imprégné de l'espoir d'être secouru, ce qui maintient ses Signes de Reconnaissance dans un éveil - latent - mais constant, renouvelé.

Commence alors l'attente angoissée... l'attente d'une Secourabilité.

* * *

La Secourabilité ne s'adresse pas seulement à l'enfant ; elle concerne également son environnement : sa famille et aussi ceux qui ont coutume de l'entourer.

La Rencontre - thérapeutique - vise à formuler le « dysfonctionnement », à le faire reconnaître par la famille, en la préservant de la redoutable culpabilité, si humaine. Devenue pensable par les adultes proches de l'enfant, la « défaillance » - réelle ou imaginée - qui l'a autrefois sidéré, lui est maintenant restituée dans une version dédramatisée qui vise à l'apaiser.

Ainsi, la « défaillance » de certains proches est réparée avec eux, pour eux, avec l'aide d'autres humains aussi proches, tous membres et représentants de la même humanité.

Le pot d'argile se voit alors de jour en jour réhabilité - aux yeux de l'enfant - dans sa fonction pacifiante. C'est ce déclic déclencheur qui marque le début d'une authentique ré-émergence de l'enfant, et que sa reconnaissance par ses proches aide à consolider. Dès lors, ce qui s'élabore par la famille, aidée par la Rencontre thérapeutique, visera à exalter les Signes de Reconnaissance de leur enfant pour que, par lui-même, il puisse solliciter leur Contenance maintenant qu'ils sont redevenus sujets de fiabilité.

La Rencontre avec l'enfant et sa famille est fondée sur la ferme disponibilité - au départ celle des adultes - de nous retrouver ensemble sur un terrain qui nous est familier : celui de notre humanité partagée. La Culture humaine nous a doté de Signifiants qui ne sont humanisants que parce qu'ils sont pensables, reconnaissables, partageables et généralement partagés.

En tant que thérapeute, je suis sensé avoir clarifié mon voyage dit « névrotique », lorsque je rencontre l'enfant dans son parcours dit « autistique ». Ainsi, ma singulière destinée qui rencontre celle de l'enfant, ne peut se réduire à une « structure névrotique » ou à un « je » - au fond - épistémique ; des constructions de l'intellect réductrices de l'histoire de notre Globalité ; des raccourcis qui prônent forcément le général au prix du meurtre symbolique du singulier. Le général, arbitrairement mais aisément plaqué, contrairement au singulier bien souvent douloureusement conquis, et seul un profond décryptage permet à peine de l'appréhender.

Ma prédisposition mentale à m'identifier aussi naturellement et aisément à ce qui est apparemment « étranger », puise son fondement dans la culture que je me suis réappropriée par la pensée ; une culture qu'il m'appartient mentalement de préserver son naturel ancrage dans la Globalité...

Au sein de ma globalité, je garde donc en moi la trace - ma trace - de tous les chemins que j'ai dû parcourir avant d'appartenir, sans fatalité, à la « lignée névrotique » ; les chemins, notamment le chemin « autistique ». Ainsi, dans mon esprit, le grand voyage initiatique constitutif de la curieuse « normalité » traverse tous les terrains (« autistique », « psychoti-

que », « névrotique »,...), même si son énigmatique destin semble le fixer durablement sur le terrain névrotique.

Si bien que, contrairement à ce qui est communément admis, l'« autisme », la « psychose », la « névrose » ne peuvent constituer - en dehors des concepts - des entités cliniques distinctes ; heureusement, sinon toute thérapie devient vaine et inespérée.

Dès lors, c'est dans leur Globalité dynamique que les « troubles » doivent être appréhendés, cernés et solutionnés.

C'est donc tout naturellement que je rencontre l'enfant dit « autiste », l'enfant en chair et en pensée ; je le rencontre sur son terrain, notre terrain, en sollicitant chez moi ma familière sensibilité autistique latente. Je lui signifie ainsi que je reconnais ce qu'il est : ce qu'il est aussi bien à travers ce qu'il donne à voir et à entendre, qu'à travers ce qu'il porte en lui et qui ne m'est pas étranger.

Cette reconnaissance crée chez l'enfant un élan relationnel vers moi. Lorsque je suis persuadé de l'intentionnalité de son élan, je peux estimer être investi d'une certaine fiabilité ; à ce moment, et seulement à ce moment, je peux m'autoriser à affirmer ma propre intentionnalité ; je lui signifie alors qui je suis vis à vis de lui ; qui je suis à travers - notamment - ce que je lui proposerai comme médiations. Le « cadre thérapeutique », ce dogme si cher aux professionnels car - au fond - si rassurant pour eux, est élaboré, cette fois, à partir de la Rencontre de deux singularités : les deux moitiés du Symbolon qui retrouve enfin son unicité.

La Rencontre - thérapeutique - vise donc à créer, non pas un cadre univoque, mais un élan de réciprocité.

De l'émergence d'un Symbolon à un autre, et au fil d'un élan de plus en plus grandissant, renaît un pot d'argile ; un pot d'argile qui redevient familier parce qu'il revit d'une Rencontre ; un pot d'argile qui cesse alors de se réduire à un effet de structure pour demeurer avant tout un reflet de culture : la culture humaine dans sa fonction humanisante car humanisée.

Seule l'immutabilité de cette fonction peut nous donner la contenance d'entendre l'histoire de l'enfant sidéré.

* * *

L'enfant frappé d'une sidération - globale - et qui demeure longtemps incompris par son entourage, cherche à se protéger et à se rassurer pour survivre à l'évènement traumatisant ; il reste alors souvent apparemment plongé dans un monde de « sensations corporelles », un monde qui nous paraît incompatible avec la pensée partagée.

Pour l'inciter à nous parler autrement, traduire progressivement ce qu'il éprouve en termes de perceptions et de représentations, nous sommes amenés non pas à contempler son monde de l'extérieur mais à nous y plonger à notre tour. Il ne s'agit pas d'une identification adhésive mais d'une nécessaire complicité support de toute reconnaissance, de tout élan de réciprocité. Ainsi, nous traversons ensemble ce qui s'apparente à des moments de confusion, avec la

perspective de discerner, d'organiser, de rassembler, de mettre de l'« ordre » dans ce « désordre » apparent... autrement dit de mentaliser ces inscriptions corporelles jusque là - à première vue - éparses, mais sûrement débordantes ; parvenir à en avoir le contrôle et en voir la confirmation dans le regard de l'adulte, nourrit la confiance de l'enfant, ce qui libère ses émergences en toute fiabilité.

C'est cette ébauche de maîtrise de ce qui est de l'ordre des « sensations corporelles », des « affects », des « émotions »,... - jugés « envahissants » sur le plan relationnel -, qui marque fondamentalement l'avènement de la pensée partagée. S'agissant de l'enfant dit « autiste », il convient de parler de ré-émergence de cette pensée, et ceci indépendamment de son ampleur et de celle de la sidération vécue.

On ne mesure pas à quel point l'enfant est douloureusement déstabilisé par cette ré-émergence de la pensée partagée.

La vie « autistique » contraint l'enfant à aménager un monde intérieur qui lui devient exclusivement propre et donc forcément familier, et le conduit à établir un rapport au monde extérieur qui nous paraît au début bien étrange. Au fil du temps, l'enfant s'accommode de cette situation qui perd chaque jour de sa particularité pour devenir banale ; il finit par s'y faire ; et voilà qu'on lui demande de s'en défaire, de l'abandonner.

On imagine alors de quel type de conflit l'enfant dit « autiste » peut être le sujet. Choisir ; choisir entre deux mondes : le sien d'autrefois qui est le nôtre de toujours, et le sien d'ici et maintenant qu'il habite tous les jours et que nous refusons qu'il soit pour lui

le recours, le dernier recours dans lequel, selon nous, il va s'isoler, s'enfermer et s'abîmer.

Dans ce contexte, toute élaboration commune vise à donner à l'enfant de bonnes raisons mentales d'abandonner « son monde actuel » pour renouer avec notre monde commun. Notre disponibilité, aussi bien intérieure que médiatisée, s'emploie alors à accompagner tout ce qui vient du propre mouvement de l'enfant sous notre regard complice et contenant ; et lorsque nous sommes témoins, au cours d'une rencontre, d'un moment d'attention éclairante, d'un élan manifeste, d'un regard réceptif, d'une attitude questionnante, d'un geste interrogatif,... nous y voyons la marque d'un signe qui nous est adressé et donc d'une trace que l'enfant vient d'inscrire intentionnellement dans notre aire commune ; et pendant que se désinscrit ainsi l'une des pages « illisibles » de son histoire « autistique », l'horizon de notre Rencontre s'éclaircit.

Cette présence d'esprit qui s'affirme de temps à autre est primordiale pour catalyser la ré-émergence de la pensée, mais aussi pour pouvoir penser à penser ; car c'est enfin à cette « présence d'esprit » que revient la lourde tâche de tenir alertes et solidaires les fragments de la même Globalité.

Mais tenter de rester présent par l'esprit, essayer de soutenir son attention, marquer de l'intentionnalité, accepter progressivement de tourner le dos à ce que l'adulte qualifie de "*manœuvres autistique... d'absence... de vide... de démantèlement...*", bref réapparaître sous un visage « familier », a bien souvent un prix : l'épuisement. C'est ainsi qu'au cours de certaines rencontres riches en Présence éveillée, l'enfant peut plonger un bon moment dans

ce qui s'apparente à un sommeil profond ; un paisible « sommeil » au cours duquel l'enfant reste pourtant particulièrement présent ; nullement dérangé par ce qui s'active autour de lui, il manifeste de la présence à chaque fois qu'il estime être interpellé : un adulte qui le nomme, un autre enfant qui le sollicite pour partager avec lui son « territoire », des enfants qui reprennent ensemble une mélodie du groupe, une familière sonorité qui lui revient de l'extérieur... ; c'est que ce « sommeil » n'est autre que de la Rêverie...

Un enfant ayant coutume de rêver, le voilà allongé à plat ventre et sous une couverture. Peut-être que l'épaisseur de cette enveloppe marque symboliquement l'écart entre la rêverie thérapeutique et la rêverie maternante ; car par sa seule présence symbolique, la mère inspire son enfant à rêver en toute sécurité. Lorsqu'elle vient à introduire sa propre rêverie, elle consolide celle de son enfant signant l'émergence d'une rêverie commune, sans que cela ne le désinscrive et ne les désinscrive de la réalité du présent.

Ce sont donc notamment ces précieux moments qui attestent, chez l'enfant dit « autiste », d'une profonde quête de la continuité d'être dans sa globalité.

L'enfant dit « autiste » est imprégné d'une globalité du temps ; une sphère temporelle sans points de rupture entre la présence et l'absence, entre l'ancien et l'actuel, entre le visible et l'invisible, entre ce qui lui est propre, ce qui est commun et ce qui est à partager... ; enfin, entre des moments d'attention forte, soutenue et des moments de rêverie apaisante et réparatrice si vitale qu'il ne peut s'en passer.

Reconnaître cette vérité à l'enfant, c'est enfin le reconnaître. Reconnu, il peut alors adhérer avec fiabilité à une Médiation qui lui parle parce qu'elle se veut le réceptacle de sa parole dans toute son authenticité.

* * *

Pour les soignants, rencontrer l'enfant dit « autiste » finit par les épuiser. C'est alors que sur fond de panne et pour ne pas tomber dans le « trou noir dépressif », ils usent et abusent des mots ; ils s'accrochent aux « objets-jouets » de façon plaquée, des incontinents qui entravent la relation humaine et font tampon à l'émergence du monde intérieur de l'enfant.

Ce mode de fonctionnement des adultes n'est pas propre aux situations thérapeutiques. Il y a en effet de nos jours une inquiétante confusion entre les envies des adultes et les désirs des enfants qui leur sont confiés. Symptôme d'une époque, notre époque.

Seulement, une thérapie ne sert pas à occuper l'enfant. Au contraire, elle vise - essentiellement - à le libérer ; le libérer de ce qui l'occupe pour qu'il révèle ce qui le préoccupe.

Heureusement, le monde qui nous entoure est peuplé - depuis l'aube de notre humanité - d'Éléments-Signifiants enracinés dans notre univers symbolique commun et partagé.

L'argile et l'eau sont de ces éléments naturellement pacificateurs. Chacun de nous en a l'intuition vivante et vivace dans son fond intérieur ; ça nous parle à

chaque fois que nous y pensons ou que nous sommes conduits à y penser ; aussi bien pour panser notre Soma que pour penser notre Psyché.

L'argile et l'eau, sont des contenants magiques. Chercher à objectiver et rationaliser leur fonction, c'est couper court à la rêverie qui en a de tout temps émané.

Portés par la seule réalité visible et palpable, ils peuvent déployer leurs ailes mais ils sont empêchés de voler.

Mais la rêverie ça se vit, et ça se dit pour se perpétuer.

On dit, dans le dialecte arabe tunisien, d'un homme sereinement mature qu'il est pétri de l'argile d'autrefois [*MIN FOUKHAR BIKRI*]. D'autrefois... comme si l'argile était la trace, une trace dans le parcours de l'homme ; celle d'un moment révélateur de son humanisation pacifiée.

Et c'est bien la magie de la Rencontre qui catalyse le passage de l'argile en pot d'argile [le *TIIN* en *FOUKHAR*], autrement dit, la matière non élaborée en une source d'élaboration ; ainsi, le [*WIAA* : pot], signifiant à la lettre contenant mature, devient nourricier de tout être prémature et réceptacle où s'écoule l'eau, pour quiconque veut désaltérer sa pensée.

Il était une fois un jardin d'hôpital où des enfants dits « autistes » venaient errer. On raconte qu'ils étaient aspirés par des flaques d'eau où ils s'y regardaient émerveillés...

Les soignants, fidèles à leur dogme, le « cadre », ont fini par construire un lieu - « la pataugeoire » - pour

produire l'émerveillement et, pourquoi pas, l'anticiper.

Mais l'émerveillement ne se fabrique pas ; il ne se commande pas avec des objets-jouets envahissants, des règles névrotiques fort paralysantes et des adultes dressés pour attendre l'évènement, armés de leur irrésistible rationalité...

Car l'évènement, cet évènement là, n'a pas lieu parce que l'attente aura perduré.

Et l'eau retenue dans un « cadre » - ce « cadre » - ne tient pas toujours ses promesses magiques.

C'est que l'eau ne doit pas être retenue mais contenue ; contenue dans un pot d'argile... et l'eau de demeurer ainsi source d'émerveillement... inaliénée.

Un pot d'argile contenant l'eau, source pour rêver...

Une Médiation d'argile et d'eau destinée à pacifier...

*Mes explorations du monde des « autistes » ont été menées pendant une dizaine d'années, notamment dans différentes institutions pédo-psychiatriques¹ à Bordeaux, dans le cadre d'une recherche clinique interculturelle sur **L'inquiétante étrangeté en situation thérapeutique**² auprès de l'enfant et de sa famille ; avec de nouvelles visées questionnant les pratiques institutionnelles.*

***Pot d'argile** puise dans cette recherche désaliénée des critères « normatifs » ; critères qui auraient falsifié ma lecture clinique et, corrélativement, dénaturé l'authenticité même de ces enfants dits « autistes ».*

Mes rencontres avec les différentes équipes ont toujours été « interculturelles » ; autrement dit : bien épicées... par moments mouvementées... avec des effets...

Et c'est bien dans le questionnement de ces effets que chacun peut tenter de désensevelir son pot d'argile.

¹ CHS Charles Perrens : service du docteur Pierre LAFFORGUE,
CHS Cadillac : service du docteur Pierre MAHON.

² Accompagné durant les premières années par Monsieur Henri SZTULMAN,
directeur de thèse, professeur à l'Université Toulouse Le Mirail.

*L'élaboration de **Pot d'argile** s'est enrichie de
nécessaires regards extérieurs ; celui de mon collègue
Arthur BALANA-CERVERÓ a été étayant et fort
éclairant.*

Déjà paru :

Pour une Clinique de la Globalité. D'une lecture restituant et critique des travaux de Antoine PRIORE et ses collaborateurs à l'émergence d'une Médiation pour pacifier la quête du malade dans sa Globalité.

Mohamed AYARI, Arthur BALANA-CERVERÓ.
Editions Association Pot d'Argile.
ISBN : 2-9521224-0-7, décembre 2003.

A paraître :

Sur les traces de l'«Effet PRIORE». Histoire d'une découverte.

Base de données informatique (deux CDROMs sous Windows) ordonnant et organisant les documents que nous avons photo-numérisés ; documents mis à notre disposition, notamment par le professeur R.PAUTRIZEL : ses écrits et ceux émanant de nombreuses sources (chercheurs et différents intervenants : scientifiques, médecins, institutionnels, décideurs politiques, industriels, médias, associations, fournisseurs,...)

© Éditions Association **Pot d'Argile**, 2004
<http://perso.wanadoo.fr/asso.potdargile>
asso.potdargile@wanadoo.fr

Calligraphie du logo de l'association : Lotfi SOLTANI.

ISBN : 2-9521224-5-8

Dépôt légal : juin 2004.

*Couverture réalisée par l'imprimerie Drouillard.
Impression des pages intérieures réalisée sur les presses des éditions Bergeret.
Bordeaux.*

Achevé d'imprimer en juin 2004.